

SALAVIN PARMi LES HOMMES

A Thesis

Presented To

The Faculty of Graduate Studies and Research

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

In Partial Fulfillment

of the Requirements For The Degree

MASTER OF ARTS

by

EMMANUEL EMEKA ANOZIE

May 1976



"SALAVIN PARMi LES HOMMES"

by

EMMANUEL CHUKWUEMEKA ANOZIE

A dissertation submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1976

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this dissertation, to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this dissertation and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY MICROFILMS to publish an abstract of this dissertation.

The author reserves other publication rights, and neither the dissertation nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

A

MA

FAMILLE

A Monsieur André Joubert

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	i
CHAPITRE I SALAVIN ET SON MILIEU FAMILIAL	1
CHAPITRE II SALAVIN ET SON ACTIVITE PROFESSIONNELLE ...	18
CHAPITRE III SALAVIN PARMY SES AMIS	34
CHAPITRE IV DU RELATIF A L'ABSOLU	52
CHAPITRE V CHANGER DE PLACE	70
CHAPITRE VI TEL QU'EN LUI-MEME	85
BIBLIOGRAPHIE CHOISIE	94

AVANT-PROPOS

Lorsque Duhamel a entrepris d'écrire Vie et Aventures de Salavin, il voulait nous peindre le drame existentiel d'un homme de notre temps. Le roman cependant est aussi plus généralement celui de l'esprit humain. Ces deux préoccupations apparaissent dans la peinture du protagoniste de la suite romanesque: Salavin, un malchanceux, un inquiet, apte à porter les observations duhaméliennes. Nous nous proposons dans cette étude de suivre le vagabondage de son esprit, les tentatives du héros, depuis son adolescence, pour se construire et se trouver en harmonie parmi les vivants qui l'entourent. Nous voulons notamment étudier ses rapports avec les autres hommes, les moyens rigoureux qu'il adopte pour atteindre son but, ses échecs successifs.

Pour notre étude, nous avons utilisé les éditions suivantes, auxquelles les notes renverront: Le Club des Lyonnais, Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1971. Confession de Minuit, Paris, Mercure de France, Editions Folio, 1973. Deux Hommes, Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1970. Journal de Salavin, Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1971. Nouvelle Rencontre de Salavin dans Les Hommes abandonnés, Paris, Mercure de France, 1932. Tel qu'en lui-même, Paris, Mercure de France, Editions Folio, 1973.

CHAPITRE I

SALAVIN ET SON MILIEU FAMILIAL

La littérature selon Georges Duhamel n'a de sens véritable qu'en tant que témoignage. Pour lui, un écrivain digne de ce nom doit d'abord vivre, connaître les expériences, les angoisses, les plaisirs de ses contemporains avant de se trouver en mesure de les transcrire fidèlement. A la fois réaliste et naturaliste, témoin oculaire et juge du drame de son époque, il s'est personnellement attaché à mettre au jour les pensées de ses contemporains. Il avait bien précisé son but en déclarant que "Notre devoir à tous est de retracer les pensées des hommes, d'écrire l'histoire de leur pensées".¹

Sans hésiter, nous reconnaissons en Salavin, un "invisible compagnon de promenade"², un fantôme familier,³ de l'écrivain, et, dans la suite romanesque consacrée à cette figure, une littérature de témoignage, destinée à mettre en lumière les pensées, les égarements, les soucis aigus et variés, les sentiments d'instabilité, de frustration d'une humanité désireuse de se réhabiliter et de trouver l'harmonie, la paix de l'âme après les désastres des temps. C'est une

¹ G. Duhamel: Les Espoirs et les Epreuves, (Paris, Mercure de France, 1953), p. 51.

² G. Duhamel: Travail ô mon seul repos! (Paris, Wesmael-Charlier, 1959), p. 59.

³ IDEM, Les Espoirs et les épreuves, (Paris, Mercure de France, 1953), p. 48.

tentative de traduction de la vie intérieure d'un homme moderne. En ce sens, Salavin, est un type, un personnage dont les mouvements intérieurs, les pensées, les rêveries et les obsessions ont une valeur représentative. Il faut dès lors tout de suite souligner que ses rapports avec ses semblables sont importants à considérer en ce qu'ils marquent les courants d'idées divergents de son esprit.

Comme chaque homme, Salavin s'insère dans un milieu qui a naturellement une grande influence sur lui, sur sa formation intellectuelle et morale, ses goûts, sa vie intérieure et extérieure. Pour une meilleure connaissance de cet être excentrique et inconstant, prêtons donc attention à l'ambiance familiale sur le fond de laquelle Salavin, aux prises avec soi-même, avec le monde, avec Dieu, atteste en même temps d'une façon éclatante son amour pour l'humanité et son désir de vie éternelle. Salavin est né dans une pauvre famille. Il n'a pas connu son père qui est mort d'une pneumonie pendant sa première enfance. Sa jeunesse et son adolescence restent inconnues, car sa vie romanesque ne commence que vers l'âge de trente ans. Sa famille habite le quartier Sainte-Geneviève dans le cinquième arrondissement, rue du Pot-de-fer au quatrième étage d'une vieille maison. L'appartement comporte trois pièces et une cuisine. Cette maison vétuste baigne dans une atmosphère un peu sordide, où montent les odeurs fortes de la rue Mauffetard, agitée par les mouvements incessants des marchands

de quatre saisons. La rue du Pot-de-fer elle-même "semblait profondément entaillée, au ciseau, dans la masse rocailleuse des bâtisses."⁴

Le couloir de la maison est mal éclairé. Pour Salavin

"la vieille demeure semblait vibrer encore de tous les cris que vingt générations y avaient poussés pour naître, enfanter et mourir. La souffrance, les soucis, l'inquiète joie des hommes l'avaient, depuis plus de cent ans, imprégnée jusqu'à son ossature de chêne que parcouraient, le soir, des craquements douloureux."⁵

Dans les pièces mêmes de l'appartement tous les meubles sont vieux et usés - la lampe, les assiettes, la cheminée, une pendule, deux grandes photographies et la table de la salle à manger qui bientôt se transforme en un atelier de couturières. Il s'y trouve aussi un fauteuil Voltaire et Salavin dispose dans sa chambre d'un canapé, sur lequel se passent toutes ses rêvasseries, et aussi toutes ses lectures. Ce canapé lui sert également de coin de repos et en quelque façon de bibliothèque. Au premier étage habite la vieille concierge qui est aux portes du tombeau. C'est une femme aux traits ridicules et dont la chambre est nauséabonde. La vue sur les alentours de la maison est lugubre. Malpropreté, odeurs puantes et bruits étourdissants l'entourent.

C'est dans ce quartier fétide, cet environnement hideux

⁴ G. Duhamel, *Confession de Minuit*, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 36.

⁵ G. Duhamel, *Deux Hommes*, (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1970), p. 97.

et malsain, ce logement ténébreux qu'a vécu et grandi notre héros. Un être lucide comme lui devait à coup sûr s'en plaindre et réagir violemment. Il devait faire des tentatives sérieuses pour s'échapper. Il touchera à une réussite provisoire. Mais en fin de compte il était destiné à vivre et mourir dans ce milieu natal. C'était son sort et il n'y pouvait rien faire. N'oublions pas que son drame se joue au niveau du coeur, de l'esprit et du rêve.

Son père mort prématurément, c'est sous la tutelle de sa mère, qu'il s'est élevé. Comprendre la vie, la philosophie et les actes de Salavin, c'est comprendre son rapport étroit avec sa mère. De sa naissance jusqu'à sa mort, Salavin habite sous le même toit qu'elle et près d'elle prolonge une enfance indéfinie, sans accéder à la maturité. La responsabilité de la formation de la vie morale et intellectuelle de Salavin, voire de sa personnalité, incombe à cette veuve malheureuse. C'est à elle de l'armer pour son itinéraire à destination incertaine, pour la dure lutte de la vie. Ce fils unique, la veuve l'encombre d'un amour maternel exagéré. Elle le berce, entend le choyer comme un enfant de cinq ans, lui réservant toujours de petits morceaux de chocolat, crèmes au caramel, et allant jusqu'à le déchausser. Veuve, pauvre et résignée, elle doit encore faire un long apprentissage de la souffrance et de la douleur pour pouvoir rester calme et complaisante face aux chagrins de son fils. Douée d'une

connaissance profonde et merveilleuse du caractère, de l'humeur et des sentiments de son fils, elle est capable de pénétrer, ses pensées, ses intentions, ses dispositions et même le sens de ses gestes. Elle sait l'aborder, mettre du baume sur ses souffrances diverses et incurables, calmer ses conflits intérieurs, adoucir son complexe d'infériorité et sa vie de médiocre. Quand elle devine instinctivement la divagation de son esprit dans le royaume des fantômes, elle le rappelle vite au monde quotidien et le charge d'une commission pour le distraire. Son emprise sur Salavin est complète et sans conteste. Elle a imprimé sur son âme une marque ineffaçable et est ainsi devenue comme le miroir à travers lequel il voit le monde. La veuve est une femme exceptionnelle qui, à soixante ans, jouit d'une santé excellente et demeure pénétrée de ses idées dominatrices.

Salavin, à son tour, lui témoigne un amour fou et presque irraisonné. Pour lui sa maman est une perfection, une sainte, une âme sans détour, "une femme admirable, la seule personne au monde qui me donne parfois envie de me jeter à genoux"⁶ déclare-t-il. A trente ans, il s'est en effet jeté à genoux à plusieurs reprises devant elle. Il lui arrive parfois de vouloir lui lécher les mains et embrasser ses souliers. Il se laisse couvrir, gourmander et dorlôter par cette femme.

⁶ G. Duhamel, Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 17.

Sa vie, son être tout entiers sont imprégnés des principes et des conceptions de sa mère et il n'est que crainte devant elle. Salavin, bien que marié, se sait faible, impuissant devant sa mère impérieuse. Situation parfois pénible et gênante pour le fils. Un jour par exemple, Salavin adresse au vent sa plainte contre "la vieille lampe casseuse de verre! Toujours la même vieille lampe! Toujours les mêmes meubles, la même maison, la même carapace."⁷ La malade - sa mère - tourne vers son fils un regard calme et si pénétrant que Salavin se prend à balbutier 'Je dis cela pour dire quelque chose, j'ai lu dans un livre'...⁷ contraint qu'il est de s'arrêter net et de fondre en larmes dès que la mère lui lance un regard de reproche. Quelque déterminé qu'il soit à se libérer, il n'y parvient jamais parce que l'attachement s'est noué depuis le berceau. D'où les sentiments foncièrement contradictoires et frappants de Salavin à cet égard. Ayant une conscience lucide de la domination de sa mère sur lui et de son impuissance à s'en dégager, tantôt il déclare à son ami de minuit: "Je veux m'évader ce de que j'aime. Je suis lié, comprenez-vous? Lié depuis ma naissance [...]. Mon âme est prisonnière;"⁸, tantôt il exprime son culte filial: "...plus je m'humiliais devant cette sainte figure, plus je me

⁷ G. Duhamel, Le Club des Lyonnais (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971), p. 52.

⁸ Ibid., p. 214.

sentais ennobli, grandi, racheté. Voilà une chose singulière et que je ne me charge pas d'éclaircir."⁹ Il ne peut ni se révolter ouvertement contre elle, ni se plaindre auprès de sa femme Marguerite. Ne disposant d'aucun moyen de se libérer de la tutelle de la veuve, se sentant incapable de s'expliquer avec elle, il décide de renoncer à elle pour ensuite s'accuser en soi-même craintivement, lâchement. Accablé, il s'excuse vingt fois par jour. Son fardeau est si lourd et difficile à porter qu'il finira par lui gâcher la vie.

L'influence de la veuve sur son fils docile est énorme. Salavin reste pour toujours un "petit garçon" gâté, toujours choyé. Il ne goûtera plus jamais l'indépendance. Il n'arrivera jamais à l'âge d'homme. Liberté, esprit d'initiative, autonomie restent des notions étrangères pour lui. Dans le rapport mère-fils gît la tragédie de Salavin. C'est la source de son malheur sans remède, de son dépaysement, de son complexe d'infériorité, de son pessimisme et de son impuissance morale. Il devient inévitablement un déchu psychologique de la société. Au dehors de la famille, il ne peut avoir aucune expérience vraie de la vie. Il ne se connaît même pas. Il doit donc tenir en suspicion ses actes et ceux de tout le monde. Il lui faudrait trouver indépendance, stabilité, autorité. Mais à son grand regret, avec des idées mesquines, un esprit borné il est devenu nerveux, timide, incapable de

⁹ G. Duhamel, Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 34.

faire face aux vicissitudes de la vie. Il ne comprend plus personne et personne n'arrive à le comprendre. Des relations amicales permanentes seraient presque impossibles pour lui. Cette situation infortunée de Salavin lui a valu de la part de critiques injustes, comme Denis Saurat et André Maurois, des qualifications insultantes: "fou", "abominable bonhomme" et "cas cliniques." A tenir compte de sa situation particulière et pathétique, on l'absoudrait facilement en accord avec J. J. Zéphire qui observe:

En créant chez son fils un état de fixation et de dépendance affectives par de mauvais principes d'éducation, non seulement sa mère l'avait-elle mal préparé à sa vie d'homme et d'adulte, mais elle devait encore le doter de toute sorte de complexes qui allaient exercer une emprise despotique sur son psychisme et être la cause de son existence d'angoisse, de tourments et de défaites."¹⁰

On peut alors estimer qu'il n'a pas la maîtrise de ses actes et n'en est pas tout à fait responsable. Pour porter un jugement valable sur les actes et pensées de Salavin parmi les hommes, on ne peut éviter de se référer au rapport mère-fils. A trente ans sa personnalité est bien formée et il n'y aura plus de changement en lui jusqu'à la fin du drame dont il est le protagoniste.

Avec l'aide de sa mère, Salavin s'est marié à une voisine, Marguerite, couturière de métier, qui non seulement habitait la même maison que Salavin, mais travaillait avec la veuve.

¹⁰ J. J. Zéphir, Psychologie de Salavin, (Paris, Editions Universitaires, 1970), p. 243.

Pendant les années de coexistence des deux femmes, Marguerite a pu observer de près le caractère et les caprices de Salavin, son futur époux. Marguerite est une femme sans tache. Elle a dû fréquenter une école de résistance pour s'endurcir au mal, pour pouvoir supporter noblement, les dents serrées, le mirage ou la complexité qui s'appellent Salavin, son mari à qui non seulement elle s'est consacrée corps et âme mais apporte aussi un soulagement tant désiré. Elle s'est montrée habile à panser ses plaies profondes, à tranquilliser son coeur blessé. Sa force d'âme se reconnaît: "Les femmes des romans de Duhamel, Marguerite dans les Salavin [...] sont toutes dans les catégories des êtres de noblesse appelés à témoigner gravement pour le plus profond de l'humain."¹¹ Salavin lui-même a pris conscience de la souffrance de sa femme et note que Marguerite et sa mère se ressemblent dans leur façon de souffrir et de patienter avec la vie.

Leur fils, le petit Pierre, issu du mariage, est dès sa naissance très fragile et maladif. Pendant la période de sa grande maladie, Marguerite qui menait une vie simple, soumise et affectueuse, s'est chargée de l'emporter d'une clinique à l'autre pour lui sauver la vie. Bataille perdue! La mort l'arrache à son affection à six ans. Maintenant qu'elle n'a plus d'enfant, aucun bonheur ne lui vient non plus de son

¹¹ P. H. Simon, G. Duhamel ou Le Bourgeois sauvé, (Paris, Editions du Temps Présent, 1946), p. 95.

mari qui lui reste incompréhensible jusqu'à la mort. Compagne fidèle de ses douleurs et de ses tourments elle ne connaît rien du réconfort de la vie conjugale. Elle suit avec résignation les crises périodiques de Salavin, qui se sauve une fois du foyer familial, à la recherche de la sainteté, d'un bonheur solitaire et égoïste. Sans plainte, elle s'acquitte diligemment de son devoir d'épouse. Elle n'hésite pas à soigner son mari à l'hôpital où il échoue. Pour la seconde fois Salavin, sans tenir compte de sa femme et sa vieille mère étant morte, s'évade, cette fois en Afrique du Nord, laissant Marguerite entièrement isolée. Elle subsiste, selon le romancier comme "une femme vieille, pauvre, sans enfants, sans amis, sans histoire"¹² en même temps que sans mari.

En dépit des singulières souffrances qui lui sont infligées par la vie médiocre et les travers de son mari, Marguerite ne lui en veut pas. Elle reste prête à tout lui pardonner, à le consoler toujours. Salavin mourant en Tunisie, elle est obligée, dès la réception de l'avis l'informant de son état, se rendre en Tunisie afin de le ramener à Paris, rue du Pot-de-fer, après un voyage en bateau extrêmement pénible avec le mourant. Marguerite au chevet du lit, avec sur le visage "la noblesse naturelle mais aussi cet air de tristesse courageuse que prennent les femmes du peuple usées dans les épreuves"¹³ regarde mourir son mari. Confondue, pétrifiée

¹² G. Duhamel, Le Club des Lyonnais, (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971) p. 57.

¹³ G. Duhamel, Tel qu'en lui-même, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 197.

et dépouillée de tout au monde, elle n'a plus pour aliment que son amertume.

Jusqu'à la fin de l'aventure de Salavin, elle reste une confidente, une compagne aimable et un témoin silencieux des souffrances incessantes, des douleurs et de la vie misérable de son mari. On aurait pu espérer que sa nature suave, son amour sincère pour Salavin auraient du moins pour effet de le rendre heureux, de mettre un frein à ses passions, de l'empêcher de se lancer dans des projets hasardeux, de calmer son errance dans les rues de Paris. Elle a fait preuve de toutes les vertus possibles - patience, sacrifice, assistance, tendresse, endurance - pour le comprendre ou le sauver mais elle n'a pas réussi, parce que Salavin est un être à tempérament bilieux, indéfinissable, imprévisible. Il reste à voir s'il a jamais existé un amour réciproque entre eux deux. On observe, au sein de sa famille même, l'impossibilité pour Salavin de s'entendre avec un être humain. Parce qu'il habite le monde des pensées et des rêves, un monde de merveilles et d'imagination, il se conduit en étranger à son milieu, ne peut s'entendre avec personne, même avec la douce Marguerite. Que peut-on vraiment percer de cet homme étrange et bizarre qui échappe constamment à la compréhension de sa femme, de son milieu? De quelle matière est-il fait? A quel genre d'êtres appartient-il?

Salavin est

"un homme fort maigre, à la poitrine creuse, aux bras longs, ballants. Bien droit, plus étoffé, plus

gras [...] il paraissait de stature médiocre et, plutôt que dans les épaules tombantes, l'échine détendue, l'encolure chétive, plutôt que dans le tassement et les flexions de cette carcasse éprouvée, le regard de l'observateur allait, d'instinct, chercher dans les traits du masque les raisons d'un tel aspect."

Son visage semblait

"usé, mordu, râpé, diminué dans l'épaisseur et la richesse de sa substance."¹⁴

A ce portrait physique, on peut juger que notre héros n'est guère un personnage séduisant et on peut également deviner sa mentalité et le genre de vie qu'il mène. Son père mort, il a tenu, coûte que coûte, à continuer ses études. Il s'est intéressé à la chimie. Faute d'argent ou pour je ne sais quelle raison, sa mère le lui a déconseillé et l'a plutôt encouragé à chercher du travail, probablement pour assurer la vie de leur ménage. Il a trouvé un travail à contre-cœur et gagne alors un peu d'argent. Plus tard quand les choses ne marchent pas aussi bien qu'il l'eût voulu, il est allé se plaindre vivement, de son manque d'instruction, auprès de sa mère et il lui en veut à jamais d'avoir, dit-il "faussé ma carrière, perdu ma vie, compromis, gâché mon bonheur."¹⁵ Sans avenir - ne disposant que d'un brevet - il se met à l'étude personnelle, à la lecture des auteurs sérieux, des écrivains célèbres - Michelet, Montesquieu, Montaigne,

¹⁴ G. Duhamel, Le Club des Lyonnais, (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971), pp. 9-10.

¹⁵ G. Duhamel, Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 24.

Racine, Rabelais, Baudelaire notamment. Tantôt Pascal lui sert de livre de chevet, tantôt il emporte sur lui le Manuel d'Epictète. Salavin est évidemment un lecteur vorace. D'ordinaire il fait ses lectures dans sa chambre, appuyé sur son canapé, à son dire, pour se châtier le corps. Parfois il poursuit ses lectures à haute voix, tandis que se mettent à l'écoute sa femme et sa mère qui, au cours d'une telle lecture, fait l'éloge de son fils à cause du prix de lecture et de récitation qu'il a reçu à l'école.

Dans la bibliothèque Sainte-Geneviève, il a son coin favori. C'était là qu'il se réfugie de temps à autre pour tromper son ennui et l'agacement quotidien de sa vie. Il fait sa lecture avec beaucoup d'application. Au travail, chez lui, à peine entend-il l'appel de sa mère, qui est obligée de le répéter maintes fois avant qu'il réponde. Quand il veut devenir un saint laïque, un saint sans la foi religieuse, il choisit les vies de saints et la littérature stoïcienne comme lectures préférées, en accord avec ses aspirations. Il le dit: "J'ai beaucoup lu, j'ai réfléchi, j'ai souffert. Je me suis élevé dans ma détresse, ma culture est incomplète, mais je ne suis pas un pur ignorant."¹⁶ Salavin, sans aucun doute est vraiment intelligent. C'est un homme qui prend la vie au sérieux et quel que soit

¹⁶ G. Duhamel: Journal de Salavin, (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971), p. 8.

alors le projet qu'il entreprend, il le poursuit vigoureusement afin d'atteindre le but souhaité à bref délai. Salavin est à cet égard le fils de ses oeuvres. Aucun sacrifice, aucune économie ne lui sont pénibles quand il s'agit d'acheter des livres. Grâce à ce trait volontaire de son caractère, par sa soif de s'améliorer et son goût pour l'étude, il a remporté d'indéniables succès dans sa formation intellectuelle.

A son amour pour la lecture s'ajoute son haut goût pour la musique. Comme la lecture, la musique lui sert à purger son coeur, à élever ses sentiments. Il possède une flûte de bois et en joue souvent pour se distraire et aussi pour faire plaisir à Marguerite et à sa mère. Il l'a dit à son ami de minuit: "J'aime passionnément la musique et je lui dois mes émotions les plus nobles."¹⁷ Pour Salavin la musique et la lecture constituent une source efficace de bonheur, et un lieu d'asile pendant les heures creuses de sa vie tourmentée. Il est prêt à se battre soit avec Cerbelot, son camarade de bureau, soit avec Edouard Loisel, son ami, s'ils font des remarques méprisantes sur ses lectures.

Salavin a une santé délicate. Souffrant de troubles digestifs, possédant un estomac très délicat, il ne peut supporter l'alcool. Le vin même lui fait mal et par suite

¹⁷ G. Duhamel, Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 103.

il prend de l'eau à ses repas. Ce qui est curieux, c'est qu'il ne s'inquiète jamais de sa santé quel qu'en soit l'état. Parfois il tombe gravement malade et est hospitalisé. Zéphire observe que

"Salavin, plus préoccupé des besoins de son âme que de son corps, plus intéressé à son équilibre moral qu'à son bien-être physique ne se souciait guère de sa précieuse machine."¹⁸

Né dans une famille pauvre il a des goûts modestes. Son vieux vêtement, un complet noisette, son 'pantalon cagneux', sa "veste terne et bossue" et sa jaquette chaude concourent à manifester la prédominance de sa vie intérieure. Il ne porte pas plus de dix à quinze sous sur lui et se borne à de ~~menues~~ dépenses: billet d'omnibus ou de métro, et dans Deux Hommes, timbres, repas. Si jamais il met le pied au cinéma, c'est en vue d'observer l'humanité. Quand sa femme est malade et sa mère surchargée de soucis il pourvoit aux besoins de la maison. Après la perte de son travail, il passe beaucoup de temps chez lui et cela lui est une gêne sensible car, homme, père, fils unique, il reçoit la responsabilité de la famille. Or, il se trouve en chômage régulier. Alors pour échapper aux regards permanents de ces deux femmes et pour lutter contre l'ennui et la paresse apportée par le chômage il entreprend des promenades sans buts dans les rues parisiennes. Parfois il se rend à la bibliothèque

¹⁸ J. J. Zéphir, Psychologie de Salavin de Georges Duhamel, (Paris, Editions Universitaires, 1970), p. 79.

Sainte-Geneviève. Aimé et entouré par ceux qui comptent le plus pour lui il révèle une nature étrange et bizarre sous l'effet du malheur. Salavin lui-même a conscience de sa nature singulière: "Il y a dans ma vie un principe d'incertitude et de désordre"¹⁹ dit-il. Il a tout fait sinon pour changer sa nature, du moins pour améliorer sa vie. Toutes tentatives faites, il déclare désespérément qu'il n'y a "rien à faire de cette cervelle dérégulée"²⁰. Personne ne doit plus s'étonner de ses actes parfois risibles, parfois incompréhensibles. Au sein de sa famille il reste insaisissable. Marguerite est toujours perplexe devant ses actes et ses idées. Quand les policiers viennent faire une perquisition, la mère, cardiaque et craignant que son fils ait commis un crime, en meurt; Ainsi Salavin, par sa nature inconstante et excentrique disloque-t-il sa vie familiale.

Comme nous l'avons marqué au début de notre étude, l'histoire de Salavin est celle des pensées et de la vie intérieure d'un homme. C'est une personne qui, dans un milieu donné, dans une époque quelconque, trouve difficile de vivre. C'est un personnage qui évolue et réagit selon les situations qui se présentent à lui. Somme toute, sa vie est une étude de soi, une longue tentative pour se comprendre, se reconnaître, se chercher encore, se trouver, et quitte à s'égarer de nouveau pour se construire et se réaliser. A

¹⁹ Georges Duhamel, Deux Hommes, (Paris, Mercure de France, Le livre de poche, 1970), pp. 75-76.

²⁰ G. Duhamel: Nouvelle Recontre de Salavin dans Les Hommes Abandonnés, (Paris, Mercure de France, 1932), p. 183.

son ami il a déclaré, "Je ne suis presque jamais sorti de Paris. Je n'ai rien vu. [...] Toutes mes aventures me sont arrivées en dedans."²¹ Autrement dit Salavin ne se soucie que de sa vie intérieure, de ses expériences personnelles, de son salut, de son angoisse, de ses pensées d'un bonheur tout personnel et "de nature à se nourrir de maintes souffrances"²². Nous allons tâcher de préciser les différents moyens qu'il recherche pour retrouver un certain bonheur et un équilibre.

Si nous nous sommes attardé sur l'étude de son entourage, de son milieu familial, c'est simplement pour savoir jusqu'à quel point ils l'ont aidé à se développer ou à se réaliser; ils lui ont fourni un terrain favorable pour ses rêvasseries et finalement s'accordent avec ses inclinations, son aspiration à un au-delà. Sur un arrière-fond sombre et incertain tel que le sien, Salavin doit se frayer un chemin dans un monde plein de complexité. Dès l'origine sa vie est viciée, éparpillée, pleine d'épines. Comme un homme qui titube en cherchant équilibre et stabilité, il va se heurter à des réalités inconnues et peu familières. Mais il reste à voir s'il arrivera jamais à se sauver. Au-delà du cercle familial, son premier contact à considérer avec le monde extérieur est celui du milieu professionnel.

²¹ G. Duhamel, Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 60.

²² Ibid., p. 131.

CHAPITRE II

SALAVIN ET SON ACTIVITE PROFESSIONNELLE

S'il est vrai que Salavin est mal préparé, mal équipé pour affronter la vie et le monde; si son aventure - tout en pensée - tourne en rond en lui-même et si l'on se rappelle qu'il existe en lui bien des traits divergents ou contradictoires, on peut s'attendre à ce qu'il fasse certains faux-pas dans sa rencontre avec des êtres extérieurs à son milieu familial. Cela n'est pas le cas une seule fois.

C'est Monsieur Sureau, directeur de la maison Soque et Sureau, qui se trouve au point de départ du roman mystique de notre singulier héros. C'est dans cette maison que s'est déclenchée la crise sans espoir de ce dernier. La phrase d'ouverture du drame: "Je n'en veux pas à M. Sureau"¹ révèle une âme à l'agonie et en proie à la confusion. Pendant les six ans qu'il a travaillé à la maison Socque et Sureau, Salavin n'a vu le directeur que trois fois. Car, son service de secrétaire chargé de corriger les textes ne suppose aucun rapport avec la direction. La seule fois qu'il s'y rend, face au patron, il commet son impardonnable bêtise. Poussé par une impulsion absurde et sans savoir ce qu'il poursuit, il pose doucement l'index sur la lobe de l'oreille de M. Sureau.

¹ G. Duhamel, Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 7.

Le résultat, imprévu, est grave. M. Sureau, tout en sortant un revolver de son armoire, appelle au secours. Immédiatement apparaissent sur la scène dix garçons de bureau qui se mettent à déshabiller et à fouiller Salavin. En fin de compte il est congédié sans avoir le temps de ramasser et d'emporter ses affaires personnelles et son matériel de scribe.

Plus tard, c'est son ami de bureau, Oudin, qui nous éclaire sur la raison de cet acte impulsif. Selon lui, Salavin, en agissant ainsi, a voulu savoir jusqu'à quelle limite peut aller la liberté de l'individu. Explication vraisemblable car Salavin, tel que nous le connaissons, ressent le besoin insurmontable de se libérer de son entourage. Il exige à tout prix la liberté qui lui manque dans sa famille. Ainsi, hors de son milieu familial s'impose l'épreuve de cette liberté à la première occasion qui se présente:

"Pour mille raisons, que j'entrevois confusément, il me devenait nécessaire de toucher l'oreille de M. Sureau."²

L'une de ces raisons, à l'en croire, est précisément que l'oreille de son chef est de la chair humaine comme la sienne. L'exercice de cette liberté lui coûte sa place chez Socque et Sureau. Le protagoniste sait reconnaître l'effet désastreux de son geste. Il nous le confie:

"L'affaire Sureau marque le début de mes malheurs - la détresse morale dans laquelle je patauge depuis

² Ibid., p. 12.

cette époque et d'où je ne sortirai peut-être jamais plus."³

Ne souffrant que d'un mal moral, il a la force physique de se mettre à la recherche de travail. Une nouvelle vie commence pour lui. A titre de chômeur, il dispose de loisirs prolongés. Il commence par faire la grasse matinée. Il croit éprouver de la difficulté à s'adapter à son nouveau genre de vie. Mais il perd ses habitudes de treize années en quelques jours. La lassitude survient. Il fait ses ablutions avec irrégularité et négligence. Il cède peu à peu à une paresse destructrice qui lui fait remettre au lendemain la tâche de se raser et de faire sa toilette. Il en vient donc à porter la barbe et à rester quinze jours de suite sans se laver les pieds. Il devient la proie de réflexions errantes, de vains songes ou de rêvasseries.

Sans espoir de trouver du travail, il se dépense en promenades solitaires dans Paris. Il circule sans but précis. Il connaît bientôt par coeur tous les coins, les bruits et les odeurs des quartiers Sainte-Geneviève et du Panthéon, du Luxembourg et de la rue de Rennes. Il se promène, de préférence, dans les rues peu fréquentées. C'est là sans doute le commencement de cette vie de rêves qui est chez Duhamel, selon ses propres termes:

³ Ibid., p. 16.

"une seconde vie toute composée, comme l'autre, de jouissances fugaces, de tourments tragiques et de choses mystérieuses devant lesquelles ma raison impuissante reste en suspens. Certains de ses rêves sont familiers, tel celui de s'envoler sans le moindre mouvement des membres, par un effort de volonté"⁴

Salavin rêve et multiplie ses rêves. Il rêve toujours davantage, debout, chez lui, dans la rue, en marchant à longs pas ou à pas courts et même au milieu de sa toilette. Il pense tout haut et ses pensées vivres deviennent rêveries. L'un et l'autre éléments se mélangent et deviennent difficiles à distinguer en lui. Cette foule de pensées et cette foule de rêves forment la substance de son récit qui est celui des mouvements intérieurs d'un homme quasi égaré. Se reconnaissant tel qu'il est il note justement:

"celui qui tentera d'expliquer, en dix gros volumes, ce qui se passe dans le coeur d'un homme pendant une minute, celui-là entreprendra une besogne surhumaine."⁵

Il dit assurément vrai pour lui et il nous serait difficile d'analyser minutieusement ses pensées vagabondes. Nous nous contenterons d'en suivre les lignes principales.

Il rêve d'une vie harmonieuse, exempte de peines, et d'échecs. Risque-t-elle d'être fade? Il souhaite en tout cas un avenir meilleur que son état présent. Il n'a aucun contrôle sur ses pensées:

⁴ G. Duhamel: L'Inventaire de l'abîme (Paris, Mercure de France, 1949), p. 36.

⁵ G. Duhamel: Confession de Minuit (Paris, Mercure de France, Col. Folio, 1973), pp. 61-62.

"J'étais visité, traversé, brutalisé, violé par des pensées que je subissais sans les provoquer en quoi que ce fût [...] On pensait en moi, à travers moi, envers et contre moi. On pensait sans se gêner, à mes frais, comme on bivouaque en pays conquis."⁶

Il subit donc une loi inconnue et il se sent envahi par des pensées devant lesquelles il est impuissant. On comprend qu'il soit absorbé plus d'une journée par la pensée de la mort de sa mère, puis par les problèmes de la poursuite de l'existence. Son rêve le plus circonstancié et frappant est celui de la Nouvelle Rencontre, long rêve de grandeur, de puissance, de prospérité matérielle et enfin de suicide, comme terme à ses tourments:

"Pour la millième fois, il reconstruisait sa vie; il imaginait des destinées fabuleuses, ineffables, des pardons, des départs, des triomphes, des morts."⁷

En rêve il a pris la place de Gigon, expéditionnaire chez un huissier du boulevard Richard-Lenoir, qui est mort de pneumonie; séduit Marthe, femme de Lanoue, son ami d'enfance et, finalement, ayant trouvé un portefeuille plein de billets de banque, il a acheté un revolver apparemment pour se tuer. Quand il se réveille, il s'aperçoit que tout s'est passé en rêve. Une notation semblable intervient ailleurs:

"des pensées m'assaillirent avec l'ordre, avec la logique

⁶ Ibid., p. 73.

⁷ Georges Duhamel: La Nouvelle Rencontre de Salavin dans Les Hommes Abandonnés (Paris, Mercure de France, 1932), p. 181.

d'une attaque bien concertée".⁸

Au cours de ses flâmeries solitaires et rêveuses le long des boulevards et des rues, il refuse parfois un poste qui lui semble humiliant, s'abstrait des histoires désagréables de ses promenades et continue patiemment sa recherche de quelque chose à faire. Il fréquente un kioske à journaux de la place Maubert et y trouve une fois une offre d'emploi. Il fait la demande de ce dernier, mais celui-ci ne lui revient pas. Son fardeau lui pèse lourdement. Sa conscience le tue. Ses démarches sans succès, ses séjours à la maison sous le regard de sa mère et de Marguerite, ses rêveries obsédantes lui sont excessivement pénibles. Il prend cependant une décision irrévocable: "faire quelque chose, oui, n'importe quoi, plutôt que cette perpétuelle contemplation du dedans".⁹ Quelle chance, sa rencontre avec L'huilier, place Maubert! Le nouveau venu est un déchet social, plus ou moins chômeur de métier, mais grâce à lui Salavin peut trouver une occupation rue des Halles dans l'agence Barouin où il fait de la copie d'adresses. La salle de travail, aux fortes odeurs humaines, est sale. Ceux qui s'y rendent forment une confrérie misérable. Touchant vingt-quatre sous à la fin de la journée et révolté contre cette ambiance asphyxiante, notre héros

⁸ G. Duhamel: Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 75.

⁹ Ibid., p. 90.

renonce à revenir: "Je ne suis pas fait pour être malheureux de cette façon-là."¹⁰

Toute tentative, tout espoir abandonnés, il retrouve sa solitude ambulante à nouveau, rôde dans les rues, mène une vie désœuvrée, reste un homme hanté, assiégé par ses souvenirs. Pour lui c'est l'apprentissage de la misère, de la réalité de la vie en dehors de la protection maternelle. Il met pourtant un peu d'ordre dans son existence, passe une partie de son temps à la maison, une autre partie chez Lanoue et la majeure et troisième partie de ses loisirs en promenades dans Paris. Pourquoi cet amour immodéré de la rue? Notre héros est un introverti, et par conséquent chérit une solitude qui lui offre des occasions magnifiques de réflexion et d'étude de soi. Son but n'est pas de s'égayer l'esprit ou de s'amuser des spectacles de la ville, mais de se trouver et de s'identifier. "Je me cherchais, je me poursuivais à travers un millier de pensées plus impétueuses qu'un troupeau de buffles à l'époque des migrations."¹¹ Il est donc tout à un retour sur soi-même, à la reconstruction de son monde, au rêve d'une vie heureuse où lui viennent succès et admirations. Il se voudrait un maître, un musicien. Mais, tout compte fait, rien n'est changé en lui, malgré ses

¹⁰ Ibid., p. 100.

¹¹ Ibid., p. 115.

désambulations, et ses rêveries. Non seulement il reste solitaire au beau milieu de la foule, mais, enfermé en soi, il ne peut davantage comprendre la nature réelle de la vie et des choses. Sa vie deviendra un refus continuel de soi et du monde. Homme malheureux et malchanceux, il doit se ménager des sorties pour trouver un peu de réconfort:

"errer dans les rues, y flâmer sans autre souci que de sauvegarder la solitude, sans autre compagnie que ses pensées et ses rêves, telle est, pendant de longues années, pour Salavin, l'amère jouissance favorite."¹²

Dans cet état morbide, il passe quatre mois d'oisiveté pendant lesquels il vit du travail de sa mère. Avec l'aide de son ami Edouard Loisel, il trouve une place au secrétariat des laboratoires Vedel et Gayet, la maison de travail d'Edouard. Les deux hommes la plupart du temps se rendent ensemble au bureau. Mais Salavin, comme on doit s'y attendre, ne peut pas y tenir longtemps. Il se met à mépriser le laboratoire qu'il appelle une boîte et finit, aussitôt après sa brouille avec Edouard, par donner sa démission sans excuses, ni explications pour MM. Vedel et Gayet. Salavin n'est pas fait pour travailler parmi ses semblables. Rien ne peut le détourner de sa vie d'oisiveté et de paresse qui se prête si bien à son besoin de rêver.

Notre héros, une fois encore, trouve un poste et remplit les fonctions de secrétaire à la publicité dans les bureaux

¹² J. J. Zéphir, Psychologie de Salavin de Georges Duhamel, (Paris, Editions Universitaires, 1970), p. 141.

de la Cilpo-Compagnie Industrielle des Laites Pasteurisés et Oxygénés. Cette fois il veut s'y tenir et se l'avoue: "Je suis un bon employé. J'ai fermement résolu d'être un bon employé".¹³ Il a comme camarades de bureau Tastard Jibé, bricoleur, voleur, grand voyou qui joue aux courses et arrive maintes fois à jouer de mauvais tours à Salavin qui lui est indulgent; Cerbelot, homme méchant, maltraité par la nature, assis en face de Salavin et qui répondait parfois pour lui pendant ses déplacements; Max Aufrère, l'ingénieur qui dirige le service technique de la Cilpo et avec lequel il noue une amitié de quelque durée. Ses rapports avec les uns et les autres sont variables. Alors qu'il se montre aimable et serviable envers Jibé et Aufrère, il avoue une haine farouche pour Cerbelot qui lui est très désagréable et devant lequel il perd patience un jour en lui lançant un encrier, pour, quelques minutes plus tard, demander pardon et se reconnaître coupable auprès du directeur. Dans le service de la Cilpo, Salavin jouit d'une liberté relative. Il donne et reçoit des rendez-vous, exerce une autorité et fait à son gré certaines courses et démarches. Cependant il ne lui est pas facile de se consacrer tout entier à son travail. Il profite de la moindre occasion pour s'échapper et retrouver les rues car, nous dit-il: "errer dans les rues, voilà mon

¹³ Georges Duhamel, Journal de Salavin (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971), p. 22.

plaisir. C'est là que j'ai goûté mes joies les plus farouches et mes tristesses les plus sereines"¹⁴. Ainsi, même au travail, notre héros ne reste jamais sur place, est toujours en mouvement. On peut bien le deviner c'est un souci chimérique de Sainteté qui le fait rester si longtemps au service de la Cilpo. Max Aufrère lui explique la technique de pasteurisation et lui confie que le lait de la Cilpo n'est pas oxygéné. Pour Salavin qui fourre son nez partout pour trouver à quoi s'accrocher, c'est une grande révélation, une occasion à saisir. En fonction de ce qu'il entend, il se convainc que les directeurs de la Cilpo sont menteurs et malhonnêtes, en faisant croire au public que la compagnie lui livre du lait oxygéné alors qu'il ne l'est pas. Il prend donc la décision hâtive de révéler au public le mensonge. Il voit là une responsabilité personnelle et se juge en mesure de supporter les suites de son acte: "Je n'entends aucunement me soustraire aux conséquences de mon geste."¹⁵ Rapidement il écrit au commissaire de police, probablement afin qu'il transmette l'information au service des fraudes à Paris. Dans la lettre il réclame justice et dénonce cette tromperie en un langage tranchant. Salavin qui, de nature, est timide, médiocre, agit cette fois de manière intrépide, sans avoir peur d'être mis à la porte de la Cilpo

¹⁴ Ibid., p. 52.

¹⁵ Ibid., p. 121.

comme de Socque et Sureau. Tout en se déclarant un collaborateur consciencieux de la maison qui l'emploie, il invoque, pour dénoncer ce qu'il croit une grande duperie, le besoin de satisfaire sa conscience, car, à son avis, la publicité de la Cilpo représente un abus de confiance. Si le lait en question n'est pas vraiment oxygéné, selon l'explication du directeur, cette pratique commerciale reste raisonnable et bien innocente. Lorsque M. Mayer lui fait voir les conséquences inattendues et fort graves de son acte d'illumination, Salavin veut encore démissionner, mais le directeur élève une objection là contre parcequ'il le tient pour un homme dangereux qu'il voudrait garder dans son bureau pour le surveiller de près. Dès lors Salavin va travailler à la direction avec M. Mayer, à son secrétariat particulier. Plus tard le directeur lui accorde le droit d'emporter du travail qu'il fait à sa guise à la maison. On se demande si notre héros a eu vraiment le bien public comme objectif principal de son acte, qui aurait dû avoir un effet prodigieux sur l'avenir de la firme, ridiculisée par la presse. Il est difficile de le croire car, à la longue Salavin paraît ne rien faire que pour soi-même. Et ce qu'il appelle sa conscience n'est qu'un mot désignant une vaine recherche de renommée. Comme dans ses rêves il veut se faire valoir aux yeux du public, satisfaire ses goûts excentriques.

Dans les aventures ultérieures de Salavin, c'est le même

Aufrère qui le présente au Club de la rue des Lyonnais. C'est un club de révolutionnaires se réunissant chez le savetier Legrain, qui tient à offrir un meilleur monde à sa fille chérie, violoniste de grande qualité, mais mourante. Quel but le Club des Lyonnais se propose-t-il? Il s'agit d'un bouleversement social, d'un changement de système de gouvernement. Il faut commencer par renverser l'organisation actuelle de la société pour changer sa structure et aboutir à la transformation progressive de la conscience et de la condition de l'homme. La révolution, bien entendu, doit recourir à la violence qui entraînera souffrance et mort. Notre héros, une fois initié, et même mal informé, s'intéresse de tout coeur à ce mouvement qui rejoint ses préoccupations favorites: changer la conscience et la condition de l'homme. Il s'oppose quand même impétueusement au recours à la violence comme moyen de réussite. Tout en se trouvant d'accord avec le manifeste sur la révolution politique et la prise du pouvoir, il éclate au milieu des membres du groupe:

"Vous pouvez remplacer la classe au pouvoir, vous pouvez tout changer, si vous ne me changez pas, moi par exemple, moi, Salavin, eh bien, vous n'aurez rien changé du tout."¹⁶

Dans cette déclaration, Salavin reste seulement fidèle à soi, à sa nature profonde. L'action sociale ne l'intéresse

¹⁶ G. Duhamel, Le Club des Lyonnais (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971), p. 189.

guère au fond. La charité commence par soi-même et ce qui lui tient à coeur c'est une révolution tout à fait personnelle. Ici notre héros ne fait que traduire les pensées de Duhamel qui nous confie:

"Je me sentais, dès ces premières expériences, ressaisi d'une très ardente ferveur individualiste, fermement persuadé que tout ce que l'on pourrait entreprendre pour restaurer, rénover, édifier les constructions sociales resterait sans effet si l'on ne s'efforçait pas, tout d'abord, de réformer l'individu."¹⁷

Ainsi, Salavin ramène tout à la question de changer son âme qu'il méprise. Laissant de côté l'ordre politique, économique ou social, il est anxieux de transformer sa vie, son être, son âme et on peut l'ajouter, de hausser sa taille en se réalisant égoïstement. Même au groupe dont il se croit membre il ne peut donc pas cacher ses ambitions excentriques et il s'expose au ridicule, avouant sa lâcheté et se faisant passer pour stupide. De plus, homme à tout faire, il s'offre spontanément et naïvement à aller toucher un chèque sans en connaître la nature et sans même avoir un compte en banque. L'un de ses amis, Devigny s'est dérobé sagement à cette responsabilité. Salavin reste inspiré par le désir de trouver son salut personnel, mais maintenant dans une activité collective, après tant d'échecs privés. Parmi ces hommes du Club des Lyonnais, réalistes soucieux d'efficacité, Salavin qui jusqu'ici ne connaissait que le monde intérieur, passe

¹⁷ G. Duhamel, Les Espoirs et les Epreuves, (Paris, Mercure de France, 1953), p. 22.

par une expérience terre à terre, l'emprisonnement. Arrêté dans la rue des Lyonnais par des policiers, enfermé dans une cellule et poursuivi pour complot contre la sûreté de l'Etat, le protagoniste

"se trouvait, cette fois aux prises avec un événement non plus intérieur mais objectif et concret, où sa passion de rêverie n'avait aucune part. Il comprit qu'il venait de changer d'adversaire et se heurtait à la fureur agressive des hommes."¹⁸

Il sortira de la prison humilié, délabré.

Dans un temps mal précisé pour le lecteur, Salavin a été employé par une grande compagnie de Commerce phonographique à Paris. Nous le retrouvons au moment de son séjour à Tunis gérant d'un magasin de phonographes. Arrivé à l'étranger, il a certaines difficultés à affronter, telles que la langue du commerce. Il a, cependant pris à son service un domestique arabe, fripon, voleur, grossier, et qui manque totalement de bon sens et de savoir vivre. Ce domestique l'aide à vendre des disques à une clientèle de nationalités multiples. Salavin reste au magasin jusqu'à midi pour sa besogne de commerçant. Il confie à Moktar, son serviteur, le soin de surveiller le magasin pendant ses absences fréquentes. Pourtant il a l'habitude de revenir de temps en temps pour s'assurer que les clients reçoivent l'attention requise. Pendant qu'il est à la Rabtâ pour quatre jours, un inspecteur de la Compagnie

¹⁸ G. Duhamel: Le Club des Lyonnais, (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971), p. 251.

mère N.T.M. est venu de Paris sans préavis. L'inspecteur n'a aucune notion de l'histoire de la Rabtâ et à son retour en France, sur son rapport, la direction envoie une lettre d'avertissement à Salavin, pour le prévenir que si le magasin ne marche pas mieux, il risque la résiliation de son contrat. Juste avertissement pour cet employé trop indépendant qui, au lieu d'exécuter son travail et de se conformer aux clauses passées avec la compagnie, s'occupe d'autres affaires toutes personnelles. On continue à se demander si Salavin arrivera jamais à s'entendre avec les responsables d'une entreprise. Toujours la même scène et la même conclusion reviennent. Une rupture avec la direction devrait être encore inévitable. A la suite d'une correspondance échangée avec elle sur certains points d'organisation commerciale, Salavin songe à quitter son emploi, car sa compagnie a été pour lui désagréable.

Néanmoins Salavin reste au service de la Compagnie N.T.M. jusqu'à ce qu'il soit blessé par un coup de revolver de son domestique Moktar. Son ami Louis Dargoult et sa femme Marguerite consultent un avocat, chargé de traiter avec la compagnie qui, en fin de compte

"pressée d'en finir avec cette affaire embrouillée acceptait une liquidation au pair. Elle reprenait le matériel, mais exigeait, sous huit jours la libération de l'immeuble".¹⁹

Cela conduit à sa fin logique le travail de Salavin.

¹⁹ G. Duhamel: Tel qu'en lui-même, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 204.

A Tunis, bien qu'il se brouille avec la direction du N.T.M., ses activités ont témoigné sans doute d'une sorte de maturité d'une plus grande constance et d'une certaine amélioration de son intégration sociale. Notre héros, tel que nous l'avons suivi, n'a connu pourtant aucune réussite jusqu'à alors. Au sein de sa famille il était incompris et malheureux, entraînant sa mère âgée et sa femme douce et infortunée dans son malheur. Son activité professionnelle de secrétaire, est marquée par l'instabilité, d'un bureau à l'autre, de querelle en querelle avec ses chefs. Pendant le temps de son chômage il a connu découragement, dépression et humiliation entretenus par ses promenades et ses flâneries dans Paris. Son être vrai est fait de pensées et rien que de cela. Son drame tient tout en un récit de sa vie intérieure de rêverie, d'imagination. On comprend qu'il n'ait pas pu longtemps tenir en place et que pour ses camarades et ses chefs il soit impénétrable. Serait-il mieux compris du moins de ses amis?

CHAPITRE III

SALAVIN PARMIS SES AMIS

Sur la question de ses relations avec ses amis, Salavin lui-même nous fournit un point de départ avec cette remarque, qui apporte une distinction:

"Il y a ceux que je me sens enclin à chérir et qui ne me peuvent supporter; il y a ceux qui me recherchent volontiers mais dont la compagnie m'est intolérable."¹

Si préoccupé qu'il soit de son moi, si soucieux soit-il de s'examiner, de se construire en tâtonnant, il a tout de même des amis, avec lesquels il s'entend tant bien que mal.

Le premier, c'est son ami de minuit, un inconnu, rencontré au hasard dans un bar et à qui il se confie. Salavin lui témoigne une telle amitié et une telle confiance qu'il lui raconte toute sa misérable vie, sans hésitation, sans même la moindre gêne. Devant cet ami étrange il se décharge du poids de ses secrets, il révèle ses désirs absurdes, ses pensées ingouvernables, ses incertitudes profondes, ses rêvasseries les plus banales. Somme toute c'est à cet ami qu'il fait la Confession de Minuit. Il y a quelque chose de remarquable à propos de cet homme, dont personne ne connaît ni le nom, ni le métier, ni le pays. Salavin le rencontre une seule fois, de nuit, lui accorde une confiance sans

¹ G. Duhamel, Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 107.

réserve, lui raconte son histoire et se sépare à jamais de lui. Mais serait-il la seule personne qui puisse comprendre Salavin, celui-ci ne sait pas mettre à profit son observation pénétrante, qui pourrait le guérir: "Nous n'étions pas responsables de nos pensées mais de l'assentiment que nous leur donnions."² Salavin en vient à rompre l'amitié trouvée avec lui. La dernière fois qu'il le voit approcher, c'est dans un rêve. En cette occasion notre héros a un sursaut, puis se dissimule jusqu'à ce qu'il soit passé. L'inconnu ne lui plaît plus. Désormais il s'en tiendra à cette manière de faire: se cacher de ses amis, car au cours de sa vie malheureuse il se fait des amis en un clin d'oeil et s'en débarrasse à l'improviste, sans avis préalable.

Outre ce compagnon de minuit, Salavin a un ami de jeunesse, un camarade d'enfance qui s'appelle Lanoue et habite rue Keller. De métier, c'est un clerc d'avoué. Notre héros le comble d'affection. Selon cette déclaration de Salavin "Le sentiment que j'éprouve pour lui me semble une pure, une vigilante amitié"³, Lanoue reste son seul ami authentique. Salavin est le parrain du fils de Lanoue et de Marthe. Il a l'habitude de leur rendre visite très fréquemment, surtout pendant sa période de chômage. Il reste longtemps chez eux, pour se libérer l'esprit, chasser l'ennui, en se livrant à des

² Ibid., p. 2.

³ Ibid., p. 43.

plaisanteries amicales. Lorsque Salavin perd son poste, Lanoue lui apporte à faire à la maison du travail de copie de la loi sur les accidents du travail. Cela lui procure quelques sous. Dans son grand rêve de la Nouvelle rencontre, c'est avec l'aide de Lanoue qu'il prend la place de Gigoñ comme expéditionnaire chez un huissier du boulevard Richard-Lenoir. Non seulement Lanoue lui reste fidèle jusqu'au bout, mais est très serviable pour lui.

Mais Salavin ne manque pas d'observer une grande différence entre eux deux et ne cesse pas d'en faire un sujet de méditation. La figure de Lanoue exprime "un bonheur si calme qu'il ressemblait à l'absence, au vide [...] un bonheur habituel, [...]" le bonheur d'une pierre qui tombe dans l'espace pour l'éternité".⁴ A Salavin, au contraire, le bonheur est inconnu. Jamais dans sa vie il ne peut l'atteindre. Mais si par hasard le bonheur miroite à ses yeux, ce n'est pas pour plus de quelques heures. Le contraste entre son état d'âme et celui de son ami est très vif et frappant, et Salavin en fait sans cesse mention. Lanoue jouit d'une stabilité et d'une indépendance totale dans la vie et par conséquent connaît un bonheur réel et sans problèmes. Soucis et tourments harcèlent notre héros.

Le pathétique de Salavin est que son démon le poursuit partout. Un jour il participe à une fête somptueuse chez les Lanoue, échange nombre de plaisanteries, se trouve dans son

⁴ Ibid., p. 44.

assiette, fort joyeux. Mais, brusquement et sans la moindre provocation, il se sent très mal à l'aise et même solitaire à côté de son ami le plus intime. C'est là le singulier de son tempérament: Il ne peut plus se maîtriser:

"La solitude s'élargissait autour de moi, ténébreuse, impénétrable, mortelle. J'apercevais les Lanoue comme des gens d'un autre monde, comme un poisson doit apercevoir une hirondelle".⁵

Ainsi est-il fort gêné à l'insu de ses hôtes. En regardant la famille Lanoue un jour prendre son repas il fait des observations foncièrement cyniques sur l'homme et sa façon de manger. Subitement à ses lèvres surgissent la haine pour l'humanité et une détresse profonde, que suit le désir de s'en aller. Son dégoût pour l'homme ne se cache plus.

Confronté à l'ambiance paisible de la famille Lanoue, devant cette vie simple et sans problème, Salavin réfléchit et s'aperçoit privé de cette tranquillité. Il est alors envahi par le sentiment de son infériorité, s'abandonne à une auto-dépréciation névrotique. Il se sent blessé et se réfugie dans la rue afin d'être "au moins libre, libre d'être malheureux à son gré".⁶ Cette fuite loin des hommes, probablement afin d'éviter des risques de conflits avec eux, et cette poursuite de la solitude délicieuse des rues nous fait juger Salavin misanthrope. Mais notre héros ne voudrait

⁵ Ibid., p. 49.

⁶ Ibid., p. 50.

pas se reconnaître véritablement tel. Il nous donne comme raison principale de sa conduite qu'il y a en lui

"quelque chose de susceptible, de sensible, d'irritable. Dès qu' [il se] trouve face à face non plus avec [ses] imaginations, mais avec des êtres vivants, [ses] semblables, [il est] si vite à bout de courage. [Il se sent] l'âme contractée, la chair à vif. [Il] n'aspère qu'à trouver [sa] solitude pour aimer encore les hommes comme [il] les aime[.] quand ils ne sont pas sous [ses] yeux."⁷

Plus il s'éloigne des hommes, mieux il les aime. C'est là la bizarrerie du héros duhamélien. Cette dernière déclaration n'est qu'un aveu de sa timidité, de son manque de confiance en soi et de sa susceptibilité. Salavin, plus que les autres, s'acharne à s'améliorer, mais curieusement, au lieu d'accepter d'apprendre des autres, il forme l'idée que ce changement fort souhaité dans sa vie doit procéder de soi-même, de l'intérieur. Impénétrable et ainsi renfermé, peut-il espérer aucune amélioration de soi et de son existence?

Lanoue encore une fois l'invite pour fêter le jour de Noël avec sa famille. Au cours de cette rencontre, Salavin aperçoit par hasard l'aisselle de Marthe, la femme de son ami, ce qui détermine en lui une tentation charnelle. Le désir de la séduire, de l'enlever s'empare de lui et il ressent un bouleversement de tout son être, un déchirement de cœur, suscité par le souvenir de l'enseignement de la Sainte

⁷ Ibid., p. 66.

Ecriture sur l'Adultère et le fait que Marthe est la femme de son ami, pour qui il a un devoir de loyauté. Il se perd dans des rêves, des imaginations sombres, lorsque se fait la rentrée de Lanoue qui était absent. Se levant, et malgré la tentative de Lanoue pour le retenir, Salavin prend la fuite, tout en s'écriant: "Je ne mérite pas qu'on s'intéresse à moi; 'Octave il ne faut pas m'aimer'. Je suis un mauvais fils, un mauvais ami, un mauvais amant."⁸ Néanmoins, dans un grand rêve, il réussit à séduire Marthe et se blesse ainsi profondément.

Malgré les singularités de cet homme perdu, son lien avec Lanoue est fait de respect réciproque. Ils partagent un certain nombre d'idées, et de sentiments. Ils se montrent dévoués l'un pour l'autre et Salavin a pu reconnaître en Lanoue telles qualités qui lui manquent. La rupture finale de leur amitié provient de la complexité de Salavin et de la force de destruction contenue dans son être. Il en est fort mécontent, mais il ne peut rien là contre. Il faudra pourtant l'entendre parler de Lanoue: "mon frère admirable, mon ami d'élection, mon bienfaiteur, je n'y pouvais penser sans attendrissement, sans confusion, sans remords."⁹

Salavin, libéré, rencontre parfois Edouard Loisel, nouvel ami, au restaurant du Petit-Passe-Temps. Edouard, chimiste

⁸ Ibid., pp. 138-140.

⁹ Ibid., p. 133.

de métier, a un esprit scientifique. A l'âge de trente ans, il connaît une réelle prospérité matérielle. Homme actif, courageux, résolu et calme, il travaille aux laboratoires Vedel et Gayet. Après l'échange de quelques observations, les deux hommes - Salavin et Edouard - commencent à s'intéresser l'un à l'autre. Chacun d'entre eux a une femme et un enfant. Dès leur première rencontre, Edouard a pu noter ce qu'il y a de singulier en Salavin, qui lui apparaît intelligent, sensible et semble avoir une expérience profonde de la vie. Edouard, frappé par le personnage, revenu chez lui l'évoque ainsi pour Clémentine, sa femme: "un homme qui a dû beaucoup souffrir. Il y a, en lui, quelque chose de mystérieux et d'amer qui fait grande impression."¹⁰ Salavin, sans ménagement et en toute franchise, croit devoir avertir Edouard qu'ils ne sauraient être amis, parce que lui-même est incapable d'aimer. "Il n'y a, en moi, dit-il aucune possibilité d'amitié."¹¹ Mais s'étant rendu compte pendant les trois semaines qu'ils se rencontrent plus ou moins chaque jour dans le même restaurant, de la vie paisible et droite que mène Edouard, et se reconnaissant une nature en contraste complet avec celle de son ami, Salavin lui fait fidèlement le compte rendu de sa vie d'autrefois: de ses expériences,

¹⁰ G. Duhamel, Deux Hommes. (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1970), pp. 79-80.

¹¹ Ibid., p. 87.

de ses épreuves, de ses échecs et succès s'il en est, de ses vagabondages dans les rues peu fréquentées, de la souffrance qu'il a imposée aux siens, afin d'éteindre en son compagnon l'espérance d'une amitié véritable avec lui. Edouard, stupéfait mais aveuglé par le besoin impérieux d'avoir un ami, ne veut pas accepter l'avertissement de Salavin. Il insiste tellement que Salavin, accablé par son plaidoyer, sent fondre ses résistances et finit par accepter de lier amitié avec lui. Le jour de cette conversation, les deux hommes rentrent chez eux sur une impression harmonieuse. Pour Edouard, c'est le comble de la joie: s'il a remarqué la conduite singulière de Salavin, il l'appelle un Saint.

Il faudrait ici noter la réaction de Marguerite, femme de Salavin, apprenant le nouveau lien de son mari. Elle en est si contente qu'elle va annoncer la bonne nouvelle avec une vivacité extrême à Madame Salavin mère. Cette amitié doit apporter sinon un changement total, du moins un apaisement dans la vie solitaire de son triste mari.

Dès lors se succèdent les expressions d'amitié mutuelle. Edouard et sa femme se rendent chez les Salavin où 'un vrai désir de concorde affectueuse' règne en maître sur les convives. Après un examen attentif de La Bibliothèque de Salavin, Edouard y reconnaît les maîtres de la culture. A leur tour Salavin et sa femme Marguerite rendent visite à Edouard Loisel. Chez ce dernier, Salavin qui ne mange jamais

de la langouste à cause de son estomac, en dévore, uniquement pour plaire à son ami, et, de même, Marguerite est obligée de boire du vin, contrairement à toutes ses habitudes. Par suite des médisances et des mépris réservés à leur relation par ses camarades de travail, Edouard rompt ses rapports avec eux en faveur de Salavin. Dorénavant les deux amis ne mangeront plus au Petit-Passe-Temps, mais à la Bécasse, où ils passent des heures bénies, sans gêne aucune, sans interruption extérieure, en toute liberté.

Alors commence une amitié qui ne s'affiche guère. Les deux hommes vivent l'un pour l'autre, se promènent bras dessus, bras dessous, jouissant de leur bonheur d'être ensemble à l'écart de tous. Ils se fabriquent des mots, des gestes, des signes et un comportement particuliers qui donnent à croire que "deux hommes exceptionnellement admirables, il n'y en a et n'y en aurait jamais que deux."¹²

Par ailleurs, grâce à son esprit de méthode et à son dévouement, Edouard Loisel devient directeur technique des Laboratoires de recherche de la maison Vedel et Gayet. Le lendemain de bonne heure il court vite annoncer la bonne nouvelle à son ami, afin qu'il puisse prendre part à son bonheur. Les deux amis s'embrassent. Edouard le déclare à Salavin: "Tout ce qui est à moi est à toi, puisque tu es mon ami."¹³ L'événement est célébré au restaurant et par une

¹² Ibid., p. 133.

¹³ Ibid., p. 158.

promenade à deux à la campagne. Dès ce moment Edouard entreprend de jouer le rôle d'un bienfaiteur à l'égard de Salavin, en voulant partager sa prospérité et son bonheur avec ce dernier qui n'a connu, jusqu'ici, que des tristesses dans la vie. Edouard, à qui tout réussit n'a jamais fait, lui, l'expérience de l'amertume. En dépit de leurs différences sur les plans matériel et spirituel, les deux amis s'entendent fort bien et se font confiance l'un à l'autre comme "des gentlemen accomplis".¹⁴ Ils atteignent alors le sommet de leur éphémère amitié.

A la prise de conscience progressive des avantages d'Edouard, Salavin se sent humilié. Il se sent faible, mal à l'aise, privé d'autonomie vis-à-vis d'Edouard qui lui semble appartenir à une autre planète. De plus son démon, endormi jusqu'alors, se réveille, prêt à verser un poison dans la coupe de l'amitié. Un rien suffit comme prétexte pour le début de la querelle. Edouard arrivant en retard à un rendez-vous, notre héros en profite pour exhaler tous ses mécontentements, ses découragements, son dégoût et son mépris de tout ce à quoi il prenait plaisir auparavant. Salavin est sans pitié: "Cette vie que nous menons est indigne de nous. Rien que de vil et de grossier. Pas de noblesse, pas de grandeur. Il faudrait tout changer, tout détruire et puis vivre une vie nouvelle!"¹⁵ Cette déclaration étourdit Edouard,

¹⁴ Ibid., p. 166.

¹⁵ Ibid., pp. 187-188.

qui s'accoutumait à une vie tranquille, en se montrant fréquemment conciliant avec Salavin. A compter de maintenant, Salavin commence à s'éloigner d'Edouard et à éteindre en lui le feu lumineux de l'amitié.

Néanmoins, lorsque Salavin perd sa place, comme nous l'avons mentionné, Edouard, l'homme de la situation non seulement lui fournit provisoirement de quoi vivre, mais lui procure aussi un poste au secrétariat de MM. Vedel et Gayet. Si les deux amis travaillent dans la même entreprise, leur rapport n'est plus le même. Salavin dédaigne les laboratoires et même arrive à faire partager ses sentiments à Edouard. Mais l'idée de qualifier la maison de boîte est fort mal acceptée par ce dernier qui, le coeur serré, regarde son ami avec inquiétude et le croit victime de sa crise périodique. Mais Edouard n'a plus la force de supporter le malendur longtemps. Il se consume intérieurement, torturé par la situation, anxieux de trouver une solution. Il espère apaiser son ami par les gestes de charité qu'il lui prodigue.

Le petit Pierre, fils de Salavin, étant gravement malade, Edouard prend tout sous sa responsabilité, consultation du médecin Chabot, transport de l'enfant au bord de la mer et location d'une villa où Marguerite s'installe avec le petit malade. Edouard finit par remettre aux Salavin un carnet de chèque pour régler les frais des soins médicaux et de séjour en clinique. Edouard, jouant le rôle d'un aîné, montre à son ami une grande compassion, une bienveillance extraordinaire,

en même temps qu'il se soumet à ses vœux et à son humeur. Mais, contre toute attente, empire leur relation déjà compromise. Salavin a une conduite étrange. Il parle de "la souffrance en spécialiste. Il ne redoute ni la difficulté, ni la concurrence et méprise les simples amateurs."¹⁶ C'est, chez Salavin, le retour de ses obsessions, de son pessimisme, de son masochisme. Désormais, à la Bécasse, il choisit des plats bon marché. Il prend en autobus des places de seconde classe. Il refuse d'aller au théâtre, sous prétexte qu'il a trop de souci.

Cette dépression périodique de Salavin s'aggrave, à la suite de la rencontre qu'il fait par hasard d'Edouard accompagné d'Octave Lanoue. Salavin est pris de colère et de jalousie dès qu'il les voit se promener ensemble. Edouard, perplexe et troublé par les réactions de son ami, par son comportement anormal, déplaisant, incompréhensible, s'accuse d'être coupable et, tout en lui demandant pardon plusieurs fois, le prie de s'expliquer. Mais Salavin, en lui-même se plaint qu'Edouard le blesse et l'humilie sans cesse. Il s'aperçoit que si noble, grande, désintéressée que soit la bonté de Loisel envers lui, elle ne parviendra jamais à lui donner la paix, la joie, cette âme immortelle et ce Dieu qui pour lui comptent plus que tout au monde et qu'il cherche de toutes ses forces. Puis

¹⁶ Ibid., p. 220.

Salavin démasque la haine et la rancœur qu'il nourrissait pour Loisel dans les six années de leur amitié. Il dénonce Edouard, dans les termes explicites. Salavin croit lui servir d'instrument d'héroïsme et de bonheur. Il se plaint que Loisel l'empêche de mener sa vie de tous les jours, sa vie normale, de souffrance, de pauvreté, de rêverie, de promenades; que Loisel le réduit à la mendicité, à la dépendance et le rend incapable d'agir par soi-même. Edouard profite de la misère de Salavin pour se donner l'air bienveillant, paternel, imposant, dans le souci de son seul bonheur, et non sans jouir ainsi du malheur d'autrui. Salavin ramasse ainsi ses accusations:

"Sous prétexte de tout me donner, tu m'as tout pris, même mes rares heures de liberté, même de l'amitié. Je t'en ai donné plus que je ne me croyais capable d'en avoir."¹⁷

Le mot 'adieu' prononcé par Edouard stupéfait marque le terme de leur amitié. A peine arrivé chez lui Salavin adresse sa démission à la maison Vedel et Gayet sans excuses, reprend sa flûte, qui est la confidente de ses tourments, finit par la jeter au feu. Devant Marguerite, il avoue franchement: "Je l'ai offensé comme jamais personne n'a pu l'être. Je lui ai dit tout ce que je pensais."¹⁸ Il s'explique plus tard:

¹⁷ Ibid., p. 265.

¹⁸ Ibid., p. 275.

"Le contact immédiat d'un homme, j'entends d'un être de mon sexe me procure une ignoble humiliation. Une fois dans l'auberge, j'ai dû coucher dans le même lit que mon ex-ami Edouard Loisel. C'est à compter de cette nuit-là que j'ai cessé d'aimer Edouard."¹⁹

Pour Loisel la rupture est le premier apprentissage de la douleur. Bouche bée et le poing serré, il déclare avoir perdu son équilibre et son adaptation au monde. Il a sacrifié tous ses amis à un seul homme, et celui-ci à son tour l'a sacrifié. Chacun d'entre eux souhaiterait une réconciliation, mais le destin ne s'y prête pas. Salavin a versé deux larmes amères, et ne peut pas songer à son ami sans que le cœur lui saigne. Edouard décide de recommencer à vivre autrement.

Il n'y a pas à chercher loin pour trouver la cause de la rupture. Il y a la nature chaotique de Salavin. Mais aussi l'inégalité du rapport matériel et spirituel entre les deux hommes, de sorte que leur amitié est faussée dès le début. Loisel est un extraverti, il s'ouvre à tout le monde. Salavin est un introverti, fermé à tout être extérieur. Il connaît au cours de sa vie, un conflit douloureux entre sa personnalité et son milieu; il lui est impossible de s'adapter à un cadre social. Pour protéger sa tour d'ivoire, menacée par son contact avec les hommes, il opte pour une vie solitaire où il pense mieux se posséder. Chez un Salavin

¹⁹ G. Duhamel, Journal de Salavin, (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971), p. 65.

"subitement enchanté ou subitement choqué, tantôt passionnément épris d'une personne, tantôt son ennemi mortel, aujourd'hui heureux jusqu'à l'exaltation, demain mélancolique jusqu'à la dépression, toutes ces alternances se produisent [...] sans motifs apparents ou pour des riens."²⁰

Nous ne pouvons pas terminer cette analyse sans mentionner les autres compagnons de Salavin, notamment L'huilier, César Devrigny et Max Aufrère. L'huilier est son camarade dans la misère. C'est un pauvre hère, bon, fidèle et compréhensif. C'est lui qui conduit Salavin en chômage à l'agence Barouin pour lui faire donner un travail de copie. Ensuite, Salavin et L'huilier se rencontrent à plusieurs reprises mais dans des circonstances extraordinaires. Parfois Salavin se courbe, le visage tourné vers la terre et ne le salue pas, ou bien se sauve en le voyant s'approcher. Mais lorsque Salavin est au lit, à l'hôpital, L'huilier passe presque toutes les journées à son chevet et lui rend de menus services. Aimable et même serviable, L'huilier finit malgré tout par devenir tout à fait fou.

Quant à César Devrigny c'est un homme frivole, un grand coureur des femmes. Il travaillait avec Salavin chez Socque et Sureau d'où on l'a renvoyé. Devrigny est un homme actif mais il attrappe une maladie qu'il se refuse à soigner. Salavin se résout à lui apporter un apaisement, puis fait des efforts méritoires bien que stériles pour l'aider à se reprendre.

²⁰ J. J. Zéphir: Psychologie de Salavin de G. Duhamel. (Paris, Editions Universitaires, 1970), p. 162.

Il lui donne des conseils avertis. Même si César finit pas se suicider, Salavin est content d'avoir fait son possible pour le sauver.

Max Aufrère, initie Salavin au Club des Lyonnais et veut lui faire embrasser son genre de philosophie, celle du spectateur pur, qui se refuse entièrement à prendre sa part d'activité humaine. Après quelques tentatives de générosité manquées, Aufrère en est venu à se désintéresser de l'humanité et il n'entend "ni la corriger, ni la refaire, ni la défendre contre elle-même. Il se contente de la regarder."²¹

Salavin ne peut pas accepter cette morale, qui s'oppose foncièrement à sa conception de la vie. Il dit sa tentative avortée de sainteté et rapporte son expérience d'une année d'obsession du néant. C'est pendant cette période de crise que Max Aufrère le présente au Pasteur Croquet. L'importance de Max tient aux observations qu'il fait à Salavin sur son désir de changer d'âme. Max ne manque pas de ridiculiser cette idée puérile de changer son être, son coeur et son âme. Il le gronde ainsi "Vous vivez dans votre fosse individuelle en tête à tête avec le désespoir familial."²² La dernière fois que les deux amis se rencontrent, c'est à l'étranger, à Tunis. Salavin est maintenant devenu une sorte de missionnaire

²¹ G. Duhamel, Le Club des Lyonnais, (Paris, Mercure de France, Le Livre de Poche, 1971), p. 148.

²² Ibid., p. 107.

laïque, et, selon son habitude, refuse de révéler son identité.

Nous avons tenté d'analyser les rapports de Salavin avec ses compagnons les plus proches. Quant à sa relation avec Louis Dargoult à Tunis, nous l'étudierons plus tard. D'ordinaire camarades ou amis exercent une influence. Aucun des amis de Salavin n'a pu l'amener à modifier sa vie ou à changer de caractère. Il n'a tiré aucune leçon de ses rencontres avec ces personnages différents. Loin de chercher à s'entendre avec eux, il accepte des malentendus déraisonnables qui le mènent à rompre avec chacun d'eux tour à tour. Il se comporte comme un homme dépourvu de sens humain. Quelque chose d'obscur au fond de lui-même le rend incapable d'agir comme les autres. C'est précisément pour faire ressortir son héros, que Duhamel a introduit les personnages de Lanoue, Edouard Loisel, Max Aufrère, Louis D'argoult, et même des vauriens comme L'huilier et Devrigny. Apportant un contraste avec Salavin, ils font apparaître d'une manière visible son caractère. Lanoue, Edouard, Dargoult et Salavin sont tous mariés; chacun a un enfant. Les trois premiers travaillent, font de bons maris, sont heureux. Salavin seul perd son enfant, ne travaille pas, mène une vie de bohème.

Il ne nous faut pas perdre de vue que la vraie vie de Salavin est dans sa pensée, qui ne s'assujettit ni au temps ni à l'espace, et ne recherche pas l'entente avec des êtres de chair. C'est sans doute la raison pour laquelle il se conduit

à sa manière, sans que personne le comprenne. Il ne trouve pas son équilibre au milieu des hommes. Ses contacts avec ses compagnons n'apportent aucun effet modérateur, sinon favorable, dans sa vie pitoyable, qui ne connaît que des échecs. Le monde des humains ne l'accepte pas. Ce qui lui reste, alors, c'est de chercher son perfectionnement, son bonheur et une meilleure existence en dehors des hommes. Et sa fuite loin du milieu social, dans la solitude, est liée à une poursuite de la sainteté.

CHAPITRE QUATRE

DU RELATIF A L'ABSOLU

Salavin, comme nous l'avons reconnu, n'a pu trouver le bonheur au milieu de ses semblables. Dans sa famille, dans son milieu de travail et même parmi ses amis, c'est la même histoire misérable de malentendus et de ruptures qui se répète. Il sait qu'il demeure, comme le Meursault d'Albert Camus, un étranger, et se sent méconnu, méprisé et écrasé par son milieu. Marqué par un complexe d'infériorité, il ne reconnaît pas ses défauts et éprouve un sentiment de culpabilité devant tout le monde. Après avoir médité plusieurs semaines sur ce qu'il y a d'intraîtable dans son être, il se décide à rompre avec son passé. Le seul moyen pour lui d'y parvenir, c'est d'échapper à son milieu social, de fuir les hommes, d'être libre pour tenter une nouvelle expérience. C'est un sept janvier, jour anniversaire de sa naissance, qu'il prend la grande résolution non seulement de changer de vie, mais aussi de travailler à son élévation. Il s'en ouvre ainsi:

"me révéler! Tout d'abord à mes propres yeux et sans doute uniquement à mes propres yeux. Faire enfin naître de moi l'homme que je cache."¹

Pour lui permettre de se révéler, il lui faudrait une grande action, un acte notoire susceptible d'effacer sa vie de jadis.

¹ Georges Duhamel, Journal de Salavin, (Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1971), p. 11.

Mais en quoi consisterait cet acte? C'est lui encore qui fournit cette réponse:

"Tel qui ne peut s'élever ni dans la science, ni dans l'art, ni par les armes, la parole ou l'argent, peut, du moins, s'il le veut, devenir un Saint. [...] Il faut que je devienne un saint. Voilà, bien la seule chose qui dépende encore de moi."²

Cette sainteté lui paraît la seule issue possible.

Dès le départ, il lui est nécessaire de préciser le genre de sainteté recherché, qui convienne à sa nature flottante, à son manque de foi religieuse, à l'absence pour lui de la grâce divine. Privé de cet instrument essentiel, il décide de devenir un saint laïque et non pas un saint selon l'acception de l'Eglise. Il se vouera à des actions purement humaines, dont il se veut seul responsable, sans aide extérieure aucune.

Il est déjà notable que la décision du 7 janvier est purement intellectuelle, cérébrale, et, par suite, ne possède aucun poids véritable. C'est une tentative pour cristalliser un orgueil et des rêves de grandeur, de puissance. Il veut mettre en oeuvre, sous couvert de Sainteté, tout ce qui, étouffé par la vie, a trouvé refuge dans son imagination: goût de l'héroïsme, rêve d'actions susceptibles de restaurer son image. Il embrasse ~~croit-il,~~ le point de vue de Saint Augustin, selon lequel un saint ne serait saint que pour soi-même. Ainsi est-ce pour lui seul qu'il entreprend ce travail

² Ibid., p. 13.

d'Hercule, qu'il entend mener à bien en quinze ans.

Notons, en notre héros, un changement dans son mode d'existence. Auparavant il avait une activité en relation avec celle de ses semblables. Cette fois, il aimera mieux rester passif, jouer un rôle quasi négatif, se laisser refouler par les autres, pour voir s'il peut trouver ainsi le salut. Mais avant même d'adopter cette sorte de vie, il se décide à tenir un journal.

Ce journal n'est qu'un instrument de contrôle et un témoin au jour le jour de ses actes, de ses pensées, de son progrès ou de ses échecs dans son acheminement vers l'absolu. Il espère des jours éblouissants, remplis de beauté et de bonheur. Pour commencer, il lui faut acquérir les vertus indispensables que sont la charité, l'indulgence, la mansuétude, le courage et la patience et sur lesquelles se fonde la sainteté. L'acquisition de ces vertus sera facile car "il suffit de vouloir et de tenir bon, affaire de vigilance et d'énergie."³ Selon lui, le martyre n'est pas nécessaire; mais l'abnégation, le renoncement, l'ascèse sont les vertus à pratiquer, dont il doit suivre scrupuleusement le progrès en lui. Il ajoute à cette liste de vertus la loyauté, la franchise et la résignation, qui lui servent de bouclier contre le désespoir. Il accepte donc de souffrir en silence, sans se plaindre à personne.

³ Ibid., p. 18.

Mais il en vient vite à reconnaître que les actions vertueuses ne s'accomplissent que dans le commerce des hommes. Il décide alors de se réinsérer dans son milieu quotidien et de reprendre une activité au service d'autrui.

Peu après sa résolution, il est frappé par une juste remarque de sa mère et de sa femme sur son état actuel et, pour éviter leur découverte imprévue du contenu de son journal, il décide, tout en poursuivant la sainteté en lui-même, de remplacer le mot 'saint' par celui de 'touriste' dans son cahier. Dès qu'il s'aperçoit que le mot *touriste* a l'air de le détourner de ses préoccupations, il le remplace par la majuscule *S* ou l'abréviation *St*.

Salavin commence, le lendemain du sept janvier, à saluer Madame Barratti, la nouvelle concierge (jusque-là son ennemie) même si elle ne lui répond pas. Il entreprend de porter tous les matins le lait de l'extrémité du corridor à la porte de celle-ci, et sans qu'elle le sache, mais la dame se fâche contre celui qui lui rend ce service. Dans l'immeuble se trouve un ivrogne, Lambertin, qui s'enivre bi-mensuellement. Salavin décide de l'aider à se guérir de sa passion. Dans l'une des occasions de cette ivresse, Salavin lui adresse une juste remontrance et celui lui mérite une sale gifle de ce Lambertin. Salavin lui tend l'autre joue, dans l'attente du second coup, selon le conseil de La Sainte Ecriture. Cet incident lui fait quitter cette maison. Au bureau ses actes

de charité, de sacrifice, d'amour du prochain s'appliquent à ses camarades Jibé Tastard et Cerbelot, son ennemi numéro un. Ce dernier se signale par ses railleries amères et l'odieux de sa conduite. Ses gestes, ses paroles et même sa vue constituent un châtement pour Salavin, tout en faisant obstacle à son grand dessein. Néanmoins notre héros s'humilie devant lui, se laisse martyriser et rend mille services à cet artisan de son élévation. Lorsque Cerbelot exprime son mépris pour les Pensées de Pascal, le livre de chevet de Salavin, celui-ci oubliant sa grande résolution et incapable de dompter sa colère, lui lance sans réfléchir une bouteille d'encre. Une fois calmé, il ne peut se retenir de s'écrier: "gâchés à jamais mes quatre mois d'effort et de recueillement. Je suis désespéré de mon échec et, chose surprenante, content, content quand même."⁴ Devant M. Mayer, directeur de la Cilpo, il avoue humblement son emportement et, en récompense de sa franchise, le directeur le félicite et le qualifie de "noble coeur". Salavin en est si heureux qu'il soit gré à Cerbelot d'avoir été l'occasion d'un acte méritoire.

Le protagoniste n'a pas jusqu'ici réussi dans sa recherche de la sainteté auprès d'autrui et dans ses tentatives pour plaire aux autres. De même qu'il n'a pas su gré à ses amis, Lanoue et Edouard de l'amitié qu'ils lui ont témoignée,

⁴ Ibid., p. 79.

de même les bénéficiaires de ses oeuvres de charité ne lui sont pas reconnaissants de celle-ci.

Le rapport de Salavin et Jibé Tastard mériterait une étude spéciale. Jibé est l'incarnation de tous les vices humains. Le pauvre hère joue aux courses et gaspille l'argent. C'est un voleur sans égal, rusé et habile à se jouer de notre héros pour obtenir de lui de l'argent. Jibé représente un témoin du progrès de Salavin dans l'amour du prochain. Le protagoniste se montre si faible devant Jibé qu'il ne sait résister à ses sollicitations mesquines. Grâce à de petites privations, Salavin a pu épargner soixante francs pour acheter une broche à sa femme. Mais dès que Jibé vole cent francs dans une caisse de l'entreprise, Salavin les remplace avec l'argent mis de côté, en ajoutant quarante francs qu'il prend chez lui, sous prétexte de cotisation pour une société de secours mutuel. Un deuxième vol, de quarante francs, est fait, au service des expéditions, dans la caisse du chef-emballeur, par le même Jibé. Salavin découvre le vrai coupable, mais au lieu de le dénoncer publiquement ou du moins de faire un rapport à la direction pour qu'elle administre la justice, il prend l'habitude, au nom de la charité, de l'indulgence ou de je ne sais quelle vertu religieuse, de rembourser la caisse, et, de plus, de faire l'aumône périodiquement à Jibé, qu'il espère amender. A la suite de ses dépenses, la vérité s'impose à son esprit et il éclate:

"devenir un S, c'est admirable, mais ~~E-3~~ je crains que ça ne coûte très cher. J'aurais dû m'en douter. On ne peut rien faire sans argent dans la société moderne."⁵

Jibé, une fois de plus, prélève cinquante francs sur la caisse particulière de son bienfaiteur, Salavin. Le même jour on découvre ses agissement les plus condamnables. Il a, à la dérobée et par intervalles, bu, pendant un an, mille sept cent quarante bouteilles de lait pasteurisé et oxygéné. Pire encore, il est responsable de la grossesse d'une jeune dactylographe du bureau. Les faits connus, la direction l'a congédié. C'est au cours d'un entretien avec le Directeur, au sujet de Jibé, que l'indulgence excessive de Salavin pour cet imbécile provoque, de la part de M. Mayer, cette observation qui est à la fois juste et pénible pour Salavin:

"Vous avez agi comme un enfant. ~~E-3~~ Vous avez sacrifié sans doute à des scrupules personnels, infiniment louables, je vous le concède, l'intérêt d'une collectivité dont vous faites partie et à laquelle vous avez bien quelque obligation."⁶

Cette indulgence pour Jibé est déraisonnable et illogique. Elle ne procède que de la maladresse de notre héros. Possédant une fausse idée de la charité, il est si aveuglé par son ambition de se présenter sous son meilleur jour et de s'attirer l'estime des gens de bien qu'il ne peut pas reconnaître

⁵ Ibid., p. 47.

⁶ Ibid., p. 89.

Jibé pour ce qu'il est. Ainsi au lieu de charger Jibé, Salavin se laisse lui-même compromettre. On en vient à souhaiter qu'il sache tirer du cas de Jibé la leçon de l'impossibilité de changer la nature humaine. Nous avons mentionné ailleurs son rapport destiné au commissaire de police, sur le lait de la Cilpo, dont il a appris qu'il n'est pas oxygéné. Nous voulons seulement souligner ici que cet acte perfide, né d'une crise de sa conscience malheureuse, intervient dans cette période chaotique de sa vie où prévaut pour lui l'alternative de la sainteté ou du néant. Engagé, pense-t-il, dans des actes qui mènent à la sainteté et se croyant assez avancé sur la voie choisie, gonflé de joie,

"il rêve qu'il s'envole par un simple effort de la volonté, tandis que muette et ravie, une grande multitude le contemple en battant des paupières et en ouvrant la bouche."⁷

Il vend la peau de l'ours avant la fin. Son rêve procède d'une ambition dérisoire, du besoin saugrenu d'être sauvé, du refus entêté de s'accepter pour ce qu'il est, un niais de quarante ans.

La recherche de la Sainteté se manifeste à la fois dans ses rapports avec son entourage et dans son nouveau genre de vie. Par souci de mortification et d'austérité, et toujours en vue de son élévation, il décide de se priver de ses habits d'hiver - foulard et pardessus, de se lever, même au coeur

⁷ Ibid., p. 48.

de la saison froide, une demi-heure plus tôt. Ensuite il renonce au repas du soir, à l'habitude du tabac, et s'impose de cruelles fatigues. La première suite de son effort de discipline est un séjour de quatre jours, au lit, à l'hôpital, où il doit se soigner du mal qu'il contracte. Il lui faut aussi payer les frais hospitaliers, et il en arrive à cette observation: "c'est à croire que seul un millionnaire peut prétendre à la Sainteté."⁸ Il pourrait conclure qu'il est inutile d'aspirer au surhumain. Néanmoins il s'obstine dans une conduite rigoureuse et risible. S'inspirant de l'exemple des Saints d'autrefois, il décide de se durcir contre la douleur et la souffrance physique. Ainsi se pince-t-il dérisoirement un doigt chaque matin dans la porte. Un jour qu'il s'y apprête, Marguerite, à l'improviste ferme la porte. Salavin, le futur Saint, oublieux de sa volonté de maîtrise de soi, ne peut pas se retenir de pousser un profond gémissement. Son ongle finit par tomber, mais non sans que l'incident lui occasionne de nouveaux frais. Il lui reste à dresser le bilan de son entreprise. S'il est vraiment sur la voie de la Sainteté, pourquoi a-t-il crié sous l'effet de cette douleur physique qu'il juge nécessaire à l'aboutissement de son projet moral? Il est, assez perspicace pour tirer cette conclusion:

"Belle occasion gâchée, comme les autres. Epreuve inutile. Terrain perdu. Ce que je peux endurer,

⁸ Ibid., p. 61.

c'est une douleur choisie, une douleur que je me donne au compte-gouttes. Tout vrai surcroît me déconcerte et me désarme. Quelle déconvenue!"⁹

Même la vie de famille de Salavin se ressent péniblement de son entreprise. Par ses actes charitables, il a jeté sa mère et sa femme dans la dernière misère. A cause de ses aumônes indiscrettes la famille souffre d'une mauvaise alimentation, ne se nourrissant que de haricots et de lentilles. Si Salavin n'a jamais été un bon fils ni un bon mari, ses rapports avec sa famille empirent depuis qu'il a choisi le perfectionnement personnel, et à mesure qu'il avance dans sa voie propre. A l'égard de Marguerite il n'a pas le beau rôle et il y a très fréquemment de petits malentendus et même des querelles entre eux deux. L'homme en voie de sainteté doit recourir au mensonge pour garder la paix dans son foyer. En guise d'excuses pour sa conduite, il reconnaît ceci:

"Les épreuves que je m'impose en vue d'être, un jour, plus doux, plus humain, me rendent parfois nerveux et irritable."¹⁰

Cependant, sans se soucier de Marguerite qui s'est immolée pour lui et lui témoigne un amour sans défaillance, malgré son manque d'égards pour elle, oubliant aussi sa mère, une femme qui sait aussi aimer, Salavin décide, par surcroît de malheur, de quitter la maison, pour se vouer à une chasteté

⁹ Ibid., p. 69.

¹⁰ Ibid., p. 93.

complète, dans cette solitude requise pour sa quête de l'infini. Au dépens de la vie conjugale et du bonheur de sa famille, il prend ainsi la fuite, sans regarder en arrière, à la folle poursuite de ses fantômes.

Indifférent au mensonge qu'il forge pour les deux femmes, il propose cette justification de son départ:

"Surmenage nerveux, cure d'isolement, solitude absolue nécessaire aux recherches qu' [il poursuit] dans les livres pour le compte de [son] directeur."¹¹

L'épouse, prête à tous les sacrifices, le bénit et le laisse partir. C'est un quatrième étage de la Rue Lacépède qu'il choisit pour retraite. Salavin, qui critiquait antérieurement l'idée d'une solitude, qui prive du commerce des hommes et requiert beaucoup d'argent, maintenant l'embrasse avec passion. Dans ce bâtiment lugubre, il se réserve la moitié de son existence, mais en donne pourtant aux hommes l'autre moitié: "un pied dans le monde, puisque je ne puis m'arranger autrement et l'autre pied dans la retraite."¹² Son premier jour rue Lacépède, il se livre à une réflexion sur lui-même. Il relit son journal et constate douloureusement qu'il n'y figure que des événements dérisoires, des détails confus, et qu'y éclate surtout son orgueil, à l'extrême opposé du haut but qu'il poursuit.

¹¹ Ibid., p. 99.

¹² Ibid., p. 101.

Dans sa vie d'ermite il s'oblige à la mortification et à la frugalité les plus prononcées. Il ne mange que rarement. Une fois il ne dispose que de cinq francs pour payer son pain et son eau. Mais, tout ne va pas comme prévu. Il lui vient encore une fois à l'esprit que les problèmes enveloppés par la conquête de la Sainteté sont de nos jours, insurmontables. Sa découverte le met au désespoir et il se plaint:

"Je me suis réfugié dans la solitude pour m'y trouver en état de pureté devant mon grand projet. Mais j'en étais à me demander si mon grand projet lui-même ne m'avait pas abandonné comme le reste du monde, au seuil de la solitude! Le vieux Salavin mon chien, remonte sans cesse de la terre."¹³

Il a perdu la confiance de tous et même celle de sa femme qui est consternée par ses égarements. Allant d'un échec à l'autre, tourmenté par son esprit critique, se heurtant à des obstacles physiques ainsi que moraux, obsédé de l'idée fixe de changer sa nature, son âme et sa personnalité, il ne sait même accepter la véritable humilité des Saints qui consiste à proportionner ses ambitions à ses forces. Il n'est pas sans avoir la conscience de sa faiblesse. Mais au lieu de se reconnaître pour ce qu'il est, il fait des tentatives sans espoir pour se dépasser. C'est là le principe de sa névrose.

La solitude, d'ailleurs, ne lui apporte pas le miracle qu'il espère, mais lui est une punition. Il se sent loin de son but, se demande ce qu'il fait dans cette chambre maudite. et à quel rêve il a sacrifié les bribes de son bonheur

¹³ Ibid., p. 109.

domestique et sa paix. Il a vécu deux mois dans sa retraite, sans que personne la trouble. Il ne peut pas non plus supporter une chasteté complète et se dégoûte ainsi de cette poursuite sans espoir de l'idéal. Mais avant de quitter sa cellule, il passe par une nouvelle expérience cruellement significative. Une belle occasion d'héroïsme s'offre à lui, et comme on peut facilement le deviner, il la gâche. Cela se passe au cinéma où le cri "au feu", - fausse alerte d'ailleurs - est suivi d'un sauve-qui-peut. Le candidat à la Sainteté, au lieu de rester calme, résigné à son sort, et d'aider les gens à sortir, comme il l'avait décidé à l'avance dans une telle éventualité, se précipite le premier sur la sortie, haletant dans le brouhaha et la bousculade de la foule. Il est incapable de s'en tenir à ses résolutions, de dominer ses nerfs, qui ne tiennent pas dans une situation pourtant impatientement attendue. Ainsi s'exprime-t-il, après un examen général de conscience:

"Tel je suis et, pourtant, tel je ne m'accepte pas. Je ne prends pas mon parti d'être Salavin pour l'éternité. Il faut que l'on m'aide et que ça change."¹⁴

Il se rend compte de l'impossibilité d'un dépassement de soi, d'un changement de tout son être. Le coeur déchiré, il va user d'un moyen orthodoxe, jusqu'ici négligé, pour atteindre son but. Convaincu, après dix mois de discipline rigoureuse,

¹⁴ Ibid., p. 138.

que l'obtention d'une place au paradis terrestre est au-dessus de ses forces, et que jamais il ne viendra seul à bout de son projet, il crie au secours. C'est alors, sans la foi religieuse qu'intervient pour lui le recours à des ecclésiastiques.

Salavin, dans sa jeunesse, a été élevé dans la religion catholique mais il a perdu la foi de bonne heure, durant son adolescence. Maintenant il a besoin de ce don gratuit de Dieu, pour réaliser son ambition et ses rêves. Il commence à lire des vies de Saints et finit par rôder d'une église à l'autre, pour y chercher la foi perdue. Il est fort encouragé par le sens de la solidarité qu'il découvre entre les chrétiens: et hors l'église, le comptable Amigorena l'assure qu'il n'est pas de saint. Mais le protagoniste ne peut pas accepter les dogmes chrétiens. Il ne croit pas à la vie future et ne pense pas poursuivre sa destinée au ciel, car, comme nous l'avons mentionné, la sainteté a, pour lui, sa seule place ici-bas, et non pas aussi au-delà ou après la mort, comme l'enseigne l'Évangile. Cependant, aspirant toujours à cette sainteté, il se réfère parfois aux activités extraordinaires des Saints, médite profondément sur leur vie, sans s'interdire pourtant des remarques ironiques sur leur cas et sans compter à vrai dire, les prendre pour modèles. L'étonnant chez Salavin est que sans croire aux véritables marques de la Sainteté - détachement total de soi et du monde, espérance d'une vie éternelle en union avec Dieu - il cherche une

transposition matérielle de l'idée de Sainteté. On ne peut guère récuser la justesse de cette observation de Firmin Roz:

"Cet homme sans foi, sans vertu, sans génie, ne rêve de la Sainteté que comme un état de supériorité individuelle qui lui donnerait des raisons sinon de s'admirer, du moins de s'estimer: jeux et détours de l'égoïsme, auxquels il sacrifie sa femme, son foyer, sa vieille mère inquiète, douloureuse et résignée. [...] C'est toute une réalité bonne et précieuse, portant en elle de quoi le sauver, qu'il sacrifie à la plus vide chimère."¹⁵

Libre-penseur, Salavin n'a aucune préférence pour une église particulière, dans sa recherche patiente d'une foi. Dans ses visites aux lieux religieux propices à l'acquisition de cette dernière, il participe aux cérémonies ou aux services religieux par discrétion vis à vis des croyants. Sur le conseil d'Aufrère, il rend visite au Pasteur Croquet, pour lui demander conseil. Le Pasteur l'écoute attentivement et lui prescrit une cure psychologique: "Vous êtes un schizoïde"¹⁶ lui dit-il et il lui recommande de revenir se faire psychanalyser par un ami. Mécontent de ce conseil Salavin ne retourne plus chez lui. Se croyant trompé par l'église protestante, il doit faire appel au catholicisme, à la confession dont il a déjà la pratique. Pour le mécréant qu'il est devenu, il s'agit d'une simple expérience. Il se présente à l'Abbé

¹⁵ Roz, Firmin, "L'homme qui veut changer d'âme. Salavin" dans La Revue Politique et Littéraire, Paris, Revue Bleue, pp. 760-761. Cité par J. J. Zéphir dans Psychologie de Salavin (Paris, Editions Universitaires, 1970), p. 294.

¹⁶ G. Duhamel, Journal de Salavin, Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1971, p. 161.

Pierrelot, à qui il vide son coeur, au cours d'un long récit de sa vie. Le prêtre lui donne l'absolution et pour pénitence lui demande de dire deux pater et deux Ave. Salavin considère que cette pénitence est valable pour les petits pécheurs, tandis que lui, un pécheur éclatant, s'attend à une réparation physiquement dure à supporter. De plus l'Abbé Pierrelot ressemble à un homme d'affaires, impatient et trop chargé d'obligations pour apporter un soulagement, un baume à un coeur torturé. Salavin, donc, sort de cette expérience plus déçu et plus découragé qu'auparavant.

L'ecclésiastique l'ayant "renvoyé sans cérémonie avec une chiquenaude et quelques bonnes paroles"¹⁷ une seconde approche du confessionnal où, en racontant sa vie, il s'invente cinq ou six fautes énormes et presque criminelles, ne lui apporte pas non plus la paix partout recherchée. Dans l'église Saint-Médard, il rencontre ensuite l'Abbé Pradelles en qui il reconnaît un saint, vivant sur terre. Il se prend d'affection pour lui, se sent à l'aise avec lui. Puis il lui peint son drame métaphysique, son passé, ses errements, ses tentatives de sainteté, ses expériences manquées, son désespoir. L'Abbé Pradelles, bouleversé par le récit de cet homme misérable se met à sangloter. Puis, il le console, l'encourage et le rassure sur sa marche vers la foi. De plus il se propose d'assumer la réparation des fautes de Salavin. Mais il est

¹⁷ Ibid., p. 155.

trop tard pour reconvertir Salavin, qui restera un personnage inguérissable. Bien qu'il reconnaisse en Pradelles un saint, il ne veut plus retourner le voir, ayant le sentiment d'avoir perdu la foi définitivement.

Pour mener à son terme, fatal, comme on doit s'y attendre, sa recherche de l'Absolu, Salavin fait cadeau de son pardessus et de ses chassures à Jibé et sous l'effet du froid, il doit être hospitalisé. C'est là ce qui lui revient de sa recherche de la sainteté.

Salavin, pour la centième fois, n'a pas réussi. La réponse à son inquiétude ne se trouve pas dans les églises. Il est si aveuglé par son ambition qu'il ne peut reconnaître que la volonté seule, sans la foi et sans Dieu, ne suffit pas pour un accès au paradis. Il restera toujours

"L'homme qui veut se sauver, mais par soi-même, qui veut sauver les autres, mais par ses propres forces. Dieu est exclu; toute idée de péché et de grâce surnaturelle, de méditation et de rédemption est exclue."¹⁸

Ceci dit, il n'a transformé ni sa vie, ni son âme, ni ses compagnons. Il n'a pas acquis une supériorité compensant sa médiocrité et apaisant sa nervosité. Faute d'une action héroïque, la renommée morale lui échappe. Mais on se demande si Salavin est sensible à ces échecs. Ne pourrait-il pas

¹⁸ P.H. Simon, Georges Duhamel ou Le Bourgeois Sauvé, (Paris, Editions du Temps Présent, 1946), p. 112.

renoncer, convenir avec sincérité de son faux calcul, et se résigner à rester ce qu'il est - un médiocre? Nullement! Salavin est un être de pensée et l'être spirituel, sans repos sur terre, est tout le temps à la recherche d'un mieux, qu'il réussisse ou échoue. D'ailleurs l'homme n'est-il pas fait pour lutter jusqu'au terme de sa vie? Ainsi notre héros singulier, chose étrange, sort de l'épreuve de la Sainteté avec une force nouvelle, un désir puissant de tout recommencer. Un espoir renouvelé surgissant de son esprit, il décide de chercher une autre voie, peut-être de changer d'habitat, de nom et même de pays. Ne conviendrait-il pas même, sous un masque, de devenir un personnage méconnaissable?

CHAPITRE V

CHANGER DE PLACE

De l'épreuve de sa maturité, du triste échec de sa recherche d'un perfectionnement spirituel, Salavin sort amèrement déçu, et désorienté. Il lui vient lucidement à l'esprit qu'il est et ne sera jamais qu'un homme, avec toutes les restrictions impliqués par le mot. L'ambition obsédante

"de s'élever, à toute force, au-dessus des autres hommes et de soi-même, de se plier aux vertus les plus téméraires, de faire aussi l'apprentissage de la sainteté"¹

n'a plus de prise sur lui. Il n'y pense même plus sans en être mortifié. Il sait maintenant mieux que personne que la volonté et le désir sans la grâce ne suffisent pas pour une telle entreprise. Il lui faut changer de terrain, s'il reste malgré tout celui qui ne veut pas renoncer, puisqu'il n'a pas cédé à la tentation du suicide.

Animé d'un espoir renaissant, il va tenter de tout recommencer. Il ne se vouera plus, cette fois, à une action exigeante, surprenante ou héroïque. Il ira parmi les hommes chercher les misérables, les parias de la société, les vaincus:

"il serait le consolateur, l'ami obscur, souvent anonyme, qui passe au bon moment, tend une main secourable, verse une gorgée de cordial"²

¹ George Duhamel, Le Club des Lyonnais, (Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1971), p. 40.

² Ibid., p. 298.

Cela constituera pour lui une nouvelle vie. Salavin veut se consacrer au service de l'humanité, dans un effort sincère pour modérer son amour-propre, et ne vivre que pour l'amour d'autrui. La sainteté sera cherchée dans l'action sociale - tâche délicate et ardue pour un caractère comme celui de Salavin. Mais avant d'entrer dans ce nouveau genre de vie et d'entreprendre cette oeuvre de miséricorde, il lui faudrait se défaire de tous ses liens avec le passé - foyer, milieu quotidien, identité même. Sur le point de s'échapper, il laisse à sa femme une lettre d'adieu, dans laquelle il avoue son dessein et son aspiration. Sous l'impression profonde des misères humaines, comme il en a reconnu chez son ami Devrigny, et faute de mieux, il veut apporter un soulagement, panser les plaies, tout en devenant lui-même un autre homme. Du moins veut-il laisser un espoir à sa femme:

"Si je triomphe du monde et de moi-même, si je me sens un jour assez robuste pour n'avoir plus rien à redouter de mes fantômes, je reviendrai frapper à notre porte."³

Sur cette note double de tristesse et d'espoir, Salavin, masqué, quitte son monde familial, la rue du Pot-de-Fer, le quartier Sainte-Geneviève, Paris, et se met en chemin pour l'Afrique du Nord, sous le pseudonyme de Simon Chavegrand.

Salavin a, comme voisins et bientôt compagnons de voyage, Louis Dargoult, professeur au Collège Sadiki, sa femme Gertrude,

³ Ibid., p. 317.

professeur au Lycée Fallières et leur petite fille Christine. Les Dargoult sont des protestants libéraux. Ils ont pour destination Tunis. Se voulant optimiste, Salavin est heureux de rencontrer des gens aussi humains que les Dargoult, qui exercent de surcroît avec plaisir leur métier de professeur. Quel contraste avec Salavin! Il est touché par leur franchise, leur candeur et leur simplicité. En outre, vis à vis des Africains, auxquels il entend consacrer son travail missionnaire, les Dargoult se montrent compréhensifs; insoucieux des différences entre les races, ils croient à une égalité véritable entre les hommes, sans renoncer à leur propre personnalité. Salavin en est enchanté. La semence de l'amitié est déjà là. Il suffira d'un petit événement pour établir un lien durable entre eux.

A la gare de Marseille, la petite Christine se trouve soudain debout, entre les rails, au risque d'être écrasée quand l'un des tronçons du train va se joindre à l'autre. A cette vue, Salavin, au péril de sa vie, au milieu des cris et du désordre de la foule, se précipite au secours de l'enfant qui, grâce à son intervention rapide, est sauvée. Cet acte fait de lui le point de mire du public. Il se voit admiré de tous les assistants qui s'empresent autour de lui, le comblent d'éloges, font de lui un héros. Le correspondant du journal Le Petit Provençal, veut l'interviewer, mais il s'excuse. On lui offre une médaille, mais il en repousse l'idée. Il tourne vite le dos au touriste qui veut prendre

sa photographie et, en fin de compte, il échappe à la foule en toute rapidité. Salavin a tout lieu d'être satisfait, car, pour la première fois de sa vie, il a réussi à obliger d'autres êtres. Son geste, dont les Dargoult lui ont une si grande reconnaissance, donne naissance à une amitié forte et durable entre eux, pendant leur séjour à Tunis, même si Salavin déclare singulièrement avoir agi par lâcheté plutôt que par courage. A compter de ce moment, les Dargoult se mêlent vraiment à sa vie et à ses activités à Tunis. Ils feront tout pour le comprendre, il est vrai sans y parvenir. Louis Dargoult, plus que d'autres amis de Salavin, lui restera fidèle, et rendre compte de l'activité de Salavin à l'étranger, c'est faire état de sa relation étroite avec les Dargoult.

Arrivé à Tunis, Salavin s'installe rue des Maltais, où se trouve son magasin de phonographes. Promenant sa vue alentour, il s'aperçoit que la foule, la circulation dans la rue ressemblent fort à celles de son quartier à Paris. Et il se pose la question "L'humanité serait-elle donc partout semblable à elle-même?"⁴ En attendant, il reprend ses oeuvres de charité, mais cette fois dans une bonne direction. Il distribue de menus secours aux mendiants qui se présentent, il fait des aumônes aux aveugles, console les opprimés, donne des conseils à ceux qui en ont besoin, règle les disputes entre

⁴ G. Duhamel, Tel qu'en lui-même (Paris, Mercure de France, Editions Folio, 1973), p. 47.

les gens. Il trouve du plaisir à rendre service à l'humanité et il fait cette remarque: "Je ne me suis jamais senti si jeune. Il me semble que je commence de vivre."⁵

En tant que gérant d'un magasin de phonographes, il prend à son service, comme nous l'avons signalé, un domestique Arabe appelé Moktar qui tient le magasin lorsqu'il n'y est pas. Moktar est un pécheur endurci. Non seulement il fume beaucoup, mais il boit à tort et à travers, et étale sa malpropreté physique et morale. Cependant, malgré les torts de ce dernier, Salavin ne veut pas se défaire de lui. Au contraire, il se retient de le tutoyer, lui achète des vêtements neufs, le traite comme un homme respectable. Il le garde à son service, dans l'espoir de le guérir complètement de ses vices, ou de l'amener du moins à amender sa conduite. Mais Moktar est un trop grand fripon pour être transformé si rapidement.

Entre temps l'amitié de Salavin et de Louis Dargoult grandit et ils discutent sans contraintes de problèmes moraux ou spirituels. Mais, pour éviter de devoir révéler son identité, Salavin "parlait de soi-même très rarement et toujours avec une réserve presque farouche."⁶ Avec l'aide de Louis Dargoult, il arrive à trouver, à l'hôpital Sadiki, un poste de secrétaire bénévole auprès du docteur Sylvain Rude. L'hôpital est pour lui

⁵ Ibid., p. 48.

⁶ Ibid., p. 52.

un lieu d'élection, parce qu'il lui offre l'occasion de rencontrer des malheureux et de mieux comprendre et servir l'humanité souffrante. Salavin renonce maintenant à tout orgueil, à tout désir de se distinguer et de jouer un rôle de premier plan sur la scène du monde. Désormais, il travaille dans la salle d'opération, avec le docteur Rude. Il en est heureux et se contente des tâches les plus simples et serviles. Il s'habitue vite à son travail, se rend de bonne heure à l'hôpital, pour y réconforter les malades, donner un coup de main aux infirmières surchargées d'occupations et se rendre agréable à tout le monde. Il brûle de zèle. On ne manque pas d'être frappé par l'étrangeté de ce bon Samaritain, si humain et respectable. Le docteur Rude, lui-même, incapable de saisir la personnalité de son aide-chirurgien, en fait l'aveu:

" [il] a toujours l'air d'obéir à des mobiles que nous ne pouvons pas même entrevoir. Je ne peux pas ne pas avouer que ça me gêne."⁷

Au moment de partir pour un voyage en dehors de Tunis, il laisse pour Louis Dargoult, une lettre, dans laquelle il le charge de la surveillance de Moktar et de son magasin, le temps de sa mission singulière. Cette lettre sans détail précis amène les Dargoult à réfléchir et à s'interroger sur la personnalité insaisissable de leur ami. Ils ne manquent

⁷ Ibid., p. 128.

pas de noter chez lui

"une tristesse très profonde, même quand il semble content. Une tristesse que nous ne pouvons ni comprendre, ni soulager."⁸

Le fait est que, dans le souci impérieux de préserver le mystère entourant son identité, Salavin doit fréquemment recourir au mensonge involontaire, non sans en être au reste lui-même attristé. Mais s'il parle peu de soi, c'est aussi afin de se garder de "commettre d'incompréhensibles erreurs."⁹

Sa lettre à peine expédiée à Dargoult, Salavin s'offre comme infirmier volontaire, pour être enfermé trois jours à Rabta avec le Docteur Conseil et quatre pestiférés, en vue, semble-t-il, d'aider à vérifier l'efficacité d'un nouveau vaccin contre la peste. Grâce à ce dernier, qu'on lui administre la veille de cette épreuve, il en sort vivant avec le docteur, tandis que les quatre nomades contaminés meurent. A en juger par cette démarche, il est clair que Salavin est indifférent à la mort, dès qu'il s'agit du service des hommes. Son acharnement à se dévouer et même à se sacrifier à autrui est maintenant hors de doute.

Cette affaire terminée, Salavin cherche une autre action méritoire à accomplir. Les occasions n'en manquent pas dans

⁸ G. Duhamel, Journal de Salavin, (Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1971), p. 83.

⁹ Ibid., p. 85.

la ville de Tunis. Cette fois c'est un ancien collègue de Louis Dargoult, appelé Soulagne, qui tombe gravement malade. Dargoult et ses amis l'amènent à l'hôtel de Belgrade. Salavin se décide à se charger de lui et, sans que Louis le sache, il se rend à l'hôtel pour le veiller la nuit et pour le soigner à titre d'infirmier bénévole. Il y passe six nuits successives et, assis au chevet du malade, il lui apporte toute l'aide possible.

Puis c'est la tentative pour sauver Hassine. Celui-ci a été ramassé devant la porte d'une prostituée, après avoir reçu quelques coups de poignard dans le ventre, et a été transporté à l'hôpital pour être opéré. Selon le docteur Sylvain Rude, Hassine a perdu beaucoup de sang et il aurait besoin d'une transfusion pour qu'une opération réussisse. Salavin, enflammé d'amour pour son prochain, propose de donner le sien. Le docteur Rude le lui déconseille, car il n'est pas bien robuste pour gaspiller son sang au bénéfice d'un jeune voyou tel que Hassine. Mais Salavin, au lieu d'entendre raison, insiste. Et s'étendant sur une table dans la salle d'opération, il se laisse prendre cinq cent centimètres cubes de sang et ensuite s'endort. Se réveillant plus tard en sursaut, après cette prouesse, il court vite au lit où gît Hassine, dont la condition empire d'une minute à l'autre. Dans l'intervalle on lui apporte un bouquet de fleurs, en appréciation de son dévouement, mais il refuse humblement.

Le jeune artiste Sémenov, Russe émigré, veut faire son portrait, mais il s'y oppose, en raison de son nouveau besoin de rester obscur et ignoré. Rentré chez lui, il trouve Louis Dargoult et trois autres amis qui l'attendent. Ils veulent lui offrir, dans un lieu convenable, un repas fraternel, en l'honneur de son action héroïque et charitable. Salavin, exaspéré et se sentant hors de lui, repousse l'invitation et exprime le désir de rester seul ce soir-là. Les visiteurs à peine partis, il s'affale sur sa petite chaise de paille, où déshabillé, immobile, il s'abandonne à ses rêveries. Hassine mort, Salavin passe une heure debout devant le cadavre, perdu dans ses songes. Puis il sort de l'hôpital, sans un mot d'excuse pour le médecin, sans même rien dire à personne. Il n'y revient que deux semaines plus tard, ressuscité, pour faire valoir ses droits. Pour le médecin Rude, qui ne connaît guère le protagoniste, le caprice de Salavin demeure mystérieux. La mort de Hassine a percé le coeur de Salavin et l'a laissé dans un état de morne abattement. Il a décidé alors de se retirer du monde dans sa cellule pour se recueillir pendant deux semaines. Dans une lettre passionnée adressée à Dargoult il a exprimé sa déception, à la mort de Hassine, le lendemain même de l'opération.

De plus il a appris de Bachir, son camarade-infirmier à l'hôpital, qu'une transfusion n'a plus rien de romantique et d'héroïque, mais que c'est une affaire quasi commerciale,

permettant au donneur de sang d'être payé honorablement, alors qu'il attache lui, une si grande importance morale à ce geste. Pis encore, il a fait un bienfait à une personne qui ne le méritait pas. Cela le conduit à une réflexion sur les objectifs de ses actions. Trois mois il a travaillé avec le docteur Rude à l'hôpital Saïki dans l'intention précise de rendre service aux misérables et aux affligés. Mais il n'est pas arrivé à ressentir la moindre joie de son travail. Ensuite, comme preuve de son progrès au service de l'humanité, il s'est décidé, ayant tout bien pesé, à donner son sang, pour que l'évolution de l'état de Hassine après l'opération apporte la confirmation soit du succès soit de la faillite de son dévouement. La mort de Hassine prouve sans doute qu'il a échoué et il ne peut pas s'empêcher de porter ce jugement sur lui-même. "Je suis un ambitieux maladroit. Tant pis pour moi."¹⁰ Car Salavin, malheureux à Paris de ses insuccès notoires, connaît semblables échecs, sous le ciel d'Afrique, dans tout ce qu'il entreprend. Les Dargoult à part, personne ne lui témoigne aucune reconnaissance de sa générosité. Soulagne guéri se demande ce que fait Salavin au chevet de son lit. Hassine, pour qui il s'est laissé saigner, n'a pas vécu. La vie de Salavin n'apparaît plus que comme une succession de malheurs et de

¹⁰ G. Duhamel. Tel qu'en lui-même, (Paris, Mercure de France, Collection Folio, 1973), p. 133.

catastrophes agencés par le destin.

Dès lors, va renaître en lui son vieux moi. Il s'abandonne, une fois de plus, à la lâcheté, à la dépression et au pessimisme. Il recommence à se mépriser. Parlant de son entreprise manquée, de son devoir négligé dans la poursuite d'un but irréalisable il réaffirme qu'"il faut que l'homme reste à sa place",¹¹ sa vie errante et inquiète ne prenant d'autre sens que celui d'une faillite totale. Un grand changement se fait dans sa silhouette et dans son allure. Frêle, mince et vieilli, il se néglige et laisse ses cheveux en désordre. Il manifeste un dégoût profond pour toutes choses et la certitude de son échec entretient en lui un état de confusion et de doute. Il se creuse le cerveau pour répondre à cette question capitale et obsédante:

"Comment peut-on se résigner à n'être que ce que l'on est? Et comment peut-on sans folie essayer d'être autre que celui que l'on est."¹²

Toute force brisée en lui, impuissant à sortir de son abattement, Salavin est maintenant une âme abandonnée, qui n'a plus rien à quoi se raccrocher dans sa chute.

Dans cet état pitoyable, on imagine que Salavin pourrait tirer profit des conseils de Louis Dargoult, qui nourrit pour lui une amitié mystique, et lui garde une profonde gratitude. Mais Salavin ne veut pas de cette aide, car, après tout, il n'est pas fait pour s'entendre avec des amis. Comme dans sa

¹¹ Ibid., p. 134.

¹² Ibid., p. 139.

famille, comme pour ses amis Lanoue et Edouard Loisel, Salavin demeuré un énigme pour Louis Dargoult et sa femme Gertrude, chez qui apparaissent des signes d'étonnement, et d'angoisse.

Les Dargoult ignorent tout de la vie passé de Salavin, après une année de commerce fréquent. Louis s'efforce constamment de comprendre l'humeur étrange, les gestes surprenants et le but caché des sacrifices de son ami. Il ignore le caractère périodique des crises de Salavin. Les Dargoult lui proposant de partir pour la France, en vacances, avec eux, Salavin décline catégoriquement cette offre, et Louis, touché par la condition malade de son ami et par sa détresse morale et physique, hésite longtemps avant de faire lui-même ce voyage en France. De retour, il aborde Salavin afin d'obtenir une explication, ne pouvant plus supporter cet état de leurs relations. Il veut savoir si on l'a blessé et en quoi. Ne pouvant plus se maîtriser, il laisse échapper ce cri de détresse:

"Simon, vous avez réduit votre ami - moi - moi, bien sûr - Vous avez réduit le plus sincère des amis à l'impuissance, à l'humiliation. Je ne peux rien pour vous. Vous souffrez et je ne sais rien de vos souffrances. D'ailleurs je ne sais rien de vous. Je ne vous connais pas. Voilà, vous m'avez donné bien des choses sauf la plus précieuse, votre confiance."¹³

Salavin, de toute évidence n'a aucune excuse à donner, devant ces reproches justifiés, en dehors d'allusions à sa tentative

¹³ Ibid., p. 170.

de métamorphose spirituelle et à son échec. Nous le connaissons assez pour savoir que ce n'est pas véritablement sa faute si Louis ne le comprend pas et que rien n'est changé dans le caractère instable ni même dans les pensées de notre héros.

Salavin livré à son combat intérieur et la force morale qui le poussait à recommencer après chaque insuccès semblant maintenant l'abandonner, un incident survient, par lequel le destin semble devoir lui apporter le terme de ses maux, de sa vie malchanceuse. Son domestique arabe, le dangereux Moktar, se bat avec un brocanteur italien. Au cours du combat, Moktar tue ce dernier d'une balle de revolver. Ensuite il se cache au fond de la cave où, de son revolver, il peut menacer la foule, y compris les policiers qui sont venus sur la scène du drame. Salavin, jouant le rôle du bon maître, se penche vers la cave et demande à son domestique d'en sortir. A ce moment, Moktar tire sur Salavin, l'atteignant au genou droit. Celui-ci perd beaucoup de sang et la blessure s'infecte. Malgré les conseils des médecins Arnauld et Henriot, il refuse absolument d'aller à l'hôpital pour se faire soigner. Il reste stoïquement calme, souffrant en silence, "Deux larmes se sont formées sous ses paupières, et elles restaient là, sans couler."¹⁴

C'est alors que Louis Dargoult se souvient d'une lettre

¹⁴ Ibid., p. 191.

qui lui est destinée, cachée dans une malle, et dont Salavin lui avait parlé antérieurement. Cette lettre lue, Louis fait venir la femme de Salavin par télégramme. A son arrivée à Tunis, cette femme qui sait souffrir noblement, voyant où gisait son mari, évoque toute cette vie de Salavin qui n'est qu' "une histoire infinie de détresses, d'orgueils, de solitudes incurables, d'espérances immolées, de recommencements, de fuites, de retours et de pardons."¹⁵

Marguerite, aidée de Louis Dargoult et de sa femme, entreprend de retourner en France, par bateau, avec le malade. Etendu sur un lit, Salavin profère des paroles mal articulées, mais où l'on reconnaît le mot vie, regrettant précisément en lui-même treize années d'une vie mal conduite, mal menée, misérable. Arrivé rue du Pot-de-Fer, Salavin s'éteint en pleine conscience de son échec, de son erreur, mais croyant du moins que s'il pouvait recommencer une autre vie, il saurait mieux comment s'y prendre.

Avant de périr, Salavin a vraiment travaillé, en Afrique du Nord, d'une manière positive, pour l'humanité. Nous devons reconnaître le rapprochement qui s'est opéré, en Tunisie, entre lui et les indigènes, pour lesquels il s'est dévoué.

Pourtant, dès le commencement, il y avait lieu de redouter qu'il n'échoue. S'il montre, avec les Africains, une active solidarité, ne reste-t-il pas animé par des motifs personnels

¹⁵ Ibid., p. 199.

et même égoïstes? Ne persiste-t-il pas dans sa recherche personnelle de la sainteté, dans sa poursuite du bonheur ici-bas, sinon dans la conquête d'une popularité à bon compte, à travers ses oeuvres de charité héroïque? Même sous un déguisement, en pays étranger, son ambition et ses rêves continuent de le hanter, ne le lâchent pas jusqu'au tombeau. On douterait même qu'au-delà de la mort Salavin puisse goûter jamais le repos éternel.

CHAPITRE VI

TEL QU'EN LUI-MEME

Nous avons suivi jusqu'à présent le destin de Salavin, de sa vie familiale jusqu'à sa mort tragique. Nous avons essayé de reconnaître les chemins qu'il a parcourus et les combats qu'il livre pour se conquérir et se construire - ses démarches vigoureuses ou dérisoires, inspirées par l'inquiétude d'un salut, ses expériences spirituelles à la poursuite de l'absolu. Nous avons également noté que jusqu'au bout il échoue dans toutes ses tentatives pour réaliser son rêve d'un paradis sur terre, et que son échec en grande partie lui est imputable. Nous allons maintenant tenter de marquer les traits dominants de sa personnalité.

Georges Duhamel, médecin-moraliste et romancier-psychologue nous explique bien les situations et le genre de personnages auxquels il s'intéresse le plus, pour son étude de l'âme humaine.

"Quand [...] je cherche à connaître l'homme [dit-il], à mieux comprendre, à mieux pénétrer l'homme, je sais bien que ce n'est pas dans l'histoire des âmes d'élite qu'il me faut plonger et replonger. Ce n'est pas toujours dans le succès que l'homme se livre et se démontre, c'est dans la souffrance, dans l'épreuve et dans l'échec."¹

Ainsi a-t-il pris en Salavin, "un petit employé de bureau, seul

¹ Georges Duhamel, Semelles au Vent, Monaco, Editions du Rocher, 1947, p. 30.

dans une ville monstrueuse, un être infime, usé jusqu'à la fibre, rompu par une vie ingrate. Etoffe médiocre, ressort douteux², son sujet d'analyse. Il l'a jeté dans la confrérie misérable et mesquine de gens tels que L'huillier, Jibé Tastard, Cerbelot, Madame Baratti, Devrigny et Moktar. S'étant consacré au service des soldats blessés pendant la première guerre mondiale, Duhamel connaît bien leur destinée, leur détresse, leurs souffrances, leurs tourments et leurs aspirations. Salavin, répond à cette expérience humaine. Il ne représente pas simplement un type; il est plus précisément le témoin d'un milieu social où toute valeur humaine est mise en question, où l'instabilité et l'inquiétude règnent sans partage, où la paix, le bonheur et le salut personnel pourtant restent l'objet d'une recherche persistante.

Salavin, n'est donc pas un être unique, mais parle pour tous les autres hommes qui se trouvent dans sa situation singulière. Dégoûté de la vie, insatisfait de sa condition, il fait un effort sérieux, mais excessif, pour lutter contre un destin méchant afin d'améliorer son sort et de trouver le bonheur qui reste le but de tout être au monde. Mais dans cette poursuite tout-à-fait normale et légitime, il dépasse la mesure. Poussé par le désir de réussir, déconcerté par l'échec, il devient la proie, comme le Macbeth de Shakespeare, d'une ambition déraisonnable. Guidé par un principe

² G. Duhamel, Journal de Salavin, (Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1971), p. 141.

machiavélien - qui veut la fin veut les moyens - il veut briser tous les liens naturels, sociaux et même religieux qui font obstacle à son perfectionnement. Aussi n'hésite-t-il pas à mentir, à manquer à ses obligations familiales, à se détruire dans un but capital pour lui mais auquel il n'arrive pas à toucher.

Il a bien dit que

"le monde a deux histoires: l'histoire de ses actes, celle que l'on grave dans le bronze et l'histoire de ses pensées, celle dont personne ne semble se soucier."³

Il est trop clair que sa propre histoire est d'abord celle de ses pensées, de ses rêveries. D'où cette complexité, ces singularités, ce désarroi, cette ambiguïté, cette incohérence de nature. La nuit est le moment propice aux rêves et la solitude est le milieu favorable pour l'exercice de la pensée et l'éveil de l'imagination. Les deux grands événements de sa vie ont lieu la nuit, lorsque tout le monde dort. Il fait la confession de son angoisse et de son inquiétude à minuit et sa grande résolution de sainteté est prise à minuit. C'est là la part de mystère de Salavin. Il se sait doué de rêves, de pensées et d'imagination en excès. Il faut l'entendre avouer son impuissance à les maîtriser:

"Moi [dit-il] je ne sais pas me choisir. Toute pensée qui voyage trouve asile en mon âme. Toute graine qui tombe sur mon être y peut germer."⁴

³ G. Duhamel, Confession de Minuit, (Paris, Mercure de France, Folio, 1973), p. 142.

⁴ Ibid., p. 139.

Dans sa confession à son ami Max Aufrère:

"Quant à moi [dit-il] je suis dans mes actes d'une confiance parfaite. Mais dans mes pensées défiance infinie."⁵

Salavin hospitalisé, son démon ne le lâche pas: "Je rêve toute la nuit, [avoue-t-il] je rêve que je suis en même temps Dieu et l'Autre, les deux ennemis en une seule personne".⁶

La reconnaissance de ces traits contradictoires et bouleversants en lui le rend incertain et instable, entretient en lui une sensibilité extrême et sentiment de culpabilité. Ses tentatives pour surmonter son désarroi le mènent au bord de la folie.

A la fin de la destinée de son héros, Duhamel est obligé d'ajouter ce post-scriptum d'adieu:

"Dors, dors pauvre homme! Dors toi, mon ami, mon frère malheureux. Retire-toi dans le néant. O compagnon de ma jeunesse et de mon âge mûr [...] Tu ne marcheras plus à ma gauche, dans les ruelles creuses et pourries de la Montagne Sainte-Geneviève. Tu ne me réveilleras plus la nuit pour me tourmenter de tes rêves."⁷

Son histoire est celle de ses pensées et de ses rêves et il est tout entier préoccupé de sa vie intérieure; une compréhension d'autrui, une communication véritable avec les autres lui sont donc impossibles. Au contraire il est en conflit incessant avec son milieu. Pour sa femme et sa mère,

⁵ G. Duhamel, Le Club des Lyonnais, (Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1971), p. 82.

⁶ G. Duhamel, Journal de Salavin, (Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1971), p. 185.

⁷ G. Duhamel, Tel qu'en lui-même, (Paris, Mercure de France, Folio, 1973), p. 213.

il reste incompréhensible. Le châtement qu'il leur inflige par les incertitudes de sa vie nous fait croire qu'il n'a pas de coeur et de sentiments humains. Ne croyant guère à l'amitié, il ne se révèle jamais et ne se confie pas non plus à ses compagnons si intimes qu'ils soient. Se méfiant d'eux, il préfère se confesser à un inconnu, qu'il ne voudrait ensuite plus jamais rencontrer. Il en veut à tout le monde et croit que ses amis, malgré leur bonté et leur bienveillance à son égard, exploitent sa médiocrité pour leurs fins personnelles. Il accuse Edouard d'être heureux par lui, puisqu'il lui fournit l'occasion d'être généreux. Ensuite il accuse l'Abbé Pradelles d'être un saint grâce à ses misères, puisqu'il lui permet de se livrer à une grande pénitence. Lorsqu'il choisit sa retraite pour la conquête de la sainteté, il se plaint que sa mère et sa femme n'ont pas assez insisté pour le retenir à la maison. Quand il s'entête à porter son fardeau pendant sa promenade avec Edouard, il blâme ce dernier de n'avoir pas insisté pour l'aider; lorsqu'il sort de chez Lanoue, il se fâche aussi parce que Lanoue n'a pas non plus assez insisté qu'il ne parte pas. Même à l'égard de son ami idéal, Louis Dargoult, il ne se montre pas très compréhensif. Conscient de l'infériorité que lui apporte sa névrose, il se sent coupable et s'excuse de ce qu'il est auprès de chacun de ses compagnons. Salavin n'est pas un homme sur qui l'on puisse compter pour des rapports humains normaux.

Par ailleurs, il n'est pas humble devant lui-même. Il ne veut pas affronter sa simple vérité ni celle de sa condition d'homme. Insociable, il refuse catégoriquement de s'accepter et d'accepter les limitations de la nature humaine. Il se sait homme et néanmoins, cherche des perfections célestes ici-bas. Quelle ironie! Il vit donc dans la rêverie, dans l'utopie et s'irrite dès que l'on se mêle de sa vie idéale. Au cours de son histoire il n'a pas évolué en dépit des influences extérieures exercées par ses amis ou sous l'effet de ses lectures. Il n'a pas su apprendre, de son disciple Jibé Tastard et de son domestique Moktar, que ses efforts ne peuvent pas débarrasser de leurs mauvaises habitudes, l'impossibilité pour un être de chair et de sang de changer radicalement d'esprit, d'âme. Un salut religieux peut-il même lui convenir?

"Moi, une vie ne me suffit pas, [dit-il] je demande l'éternité. Qu'on me la donne ce soir et je demanderais sans doute: Mais après cette éternité-là?"⁸

On se demande en définitive ce qu'est Salavin et ce qu'il veut au juste. On trouve en lui des traits inconciliables et des éléments si contradictoires qu'il devient très difficile à déchiffrer et à analyser. Et les obstacles intellectuels dont il est l'esclave l'empêchent de voir clair dans son esprit qui, responsable de ses crises morales prolongées, donne des signes de dérèglement.

⁸ G. Duhamel, Journal de Salavin, (Paris, Mercure de France, Livre de Poche, 1971), p. 174.